

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL D'AGRICULTURE.

ET

PROCÉDÉS DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

Vol. 1.

MONTREAL, NOVEMBRE, 1848.

No. 11.

A NOS ABONNÉS DU DISTRICT DE QUÉBEC.

Nos abonnés du district de Québec sont priés de payer immédiatement entre les mains de M. J. T. Brousseau, chez M. Cary, marché de la haute-ville à Québec, le montant de leurs souscriptions à ce journal. Ceux qui demeurent trop loin de Québec doivent envoyer leur argent sous enveloppe par la poste, ayant soin d'affranchir leurs lettres. MM. les curés sont priés de fuir pour ce journal tout ce qu'ils pourront, afin que nous puissions en continuer la publication une autre année, et faire honneur à nos affaires d'ici à cette époque.

NOTE SUR LES POMMES DE TERRE.

Comme cultivateur, j'ai dû aussi m'occuper de la grande et grave question des pommes de terre; mais, comme tout le monde, je n'ai rencontré, pour fruit de mes essais, que déception et ténèbres mystérieuses.

Cependant, j'ai été docile à suivre les avis donnés par les journaux; mais, hélas! la science, aujourd'hui si puissante, doit s'incliner ici, et reconnaître que dans la maladie des pommes de terre elle n'a servi qu'à compliquer le mal, par le grand nombre d'opinions émises qui s'entre-choquent pour s'entre-détruire.

On le sait, les circonstances les plus opposées ont amené les mêmes résultats dans cette maladie; ce qui est une preuve évidente que la cause qui l'a produite ne nous est point connue, et que, pour cette raison, le remède n'est point en notre pouvoir. Au point où nous en sommes, il es-

même permis de croire que la nature seule peut nous délivrer de ce fléau.

C'est pourquoi nous, simples cultivateurs, qui, par bonheur, ne raisonnons guère sur les causes mystérieuses, nous devons tout espérer de la Providence qui veille attentivement sur nos besoins, et, par là, agir avec confiance. Prenons pour exemple les chenilles. Quo n'a-t-on pas dit et écrit pour leur destruction? Et au moment où leur multiplication nous effrayait sur les suites d'un tel fléau, l'intelligente nature nous en délivra par quelques frimas! De même, espérons-le, la pomme de terre va sortir victorieusement de la lutte qu'elle subit depuis trois ans.

Sans doute, il y a certaines précautions à prendre pour aider la nature; mais il est peu de cultivateurs qui les ignorent. Ils vont continuer à faire de la précieuse plante des plantations étendues et soignées, autant du moins que leur ressource en semence le leur permet; car ils savent, les cultivateurs, que la pomme de terre est devenue partie essentielle de l'alimentation des classes pauvres. Mais il est consolant de pouvoir ajouter que, lors même qu'elle sortirait en partie de nos cultures, nous n'aurions plus tant à en souffrir, car nos ressources agricoles sont prodigieuses. Le besoin nous a mis sur nos gardes, et une heureuse réaction doit s'ensuivre.

Parmi les précautions que nous avons à prendre, je crois devoir en signaler quelques-unes. La première, c'est la mutation de la semence. Les cultivateurs se font une loi d'acheter de temps à autre les semences de leurs céréales dans des contrées dont le sol contraste avec le leur. Nos nombreuses plantes parasites sont aussi sujettes à la même règle. En serait-il autrement pour les pommes de terre? Je ne le pense pas: et même une expérience que j'ai faite en 1847 me permet d'affirmer

quo cette pratique amènerait de bons résultats. Ceci n'aurait d'embarrassant qu'un échange fait de part et d'autre, mais toujours dans l'intérêt de tous.

Un mode de plantation qui est en usage dans nombre de contrées est, selon moi, très-vicieux, surtout dans les circonstances présentes, c'est de placer le tubercule *sous la rate*. Il vaut infiniment mieux labourer le champ profondément, et ensuite l'amouillir à la pioche pour planter au milieu de cette terre meuble; car, là, le tubercule se trouve dans des conditions de sucées non douteuses. Il se trouve assaini par-dessus et par-dessous; l'omission des racines se fait facilement et promptement, et par suite une végétation vigoureuse a lieu. Ce procédé est surtout de rigueur pour un sol herbeux et gazonné, où la culture de la pomme de terre est seule possible, et même nécessaire, pour préparer ces sortes de terres aux cultures subséquentes.

Enfin, toutes les façons qu'exige cette plante doivent être données en temps utile, car de ces soins dépend toute la réussite.

Il est prouvé aujourd'hui que l'arrachage de la pomme de terre doit être retardé aussi loin que possible, pour éviter une fermentation très-dangereuse, qui se développerait si les tubercules étaient mis en tas lorsque la maladie est dans le fort de l'action.

J'ai fait plus, et je le conseille à tout le monde. Dans une pièce plantée en pommes de terre, j'ai arraché une ligne entre deux, les lignes qui restaient, après en avoir coupé les tiges et mis une *trainte* de paille par-dessus, j'ai butté ces rangs avec la terre où se trouvaient les lignes enlevées. Ceci donna pour résultat d'assainir le sol pour l'hiver, et de couvrir assez les pommes de terre pour les préserver des fortes gelées si elles surviennent. Au printemps, on est fort content de retrouver des pommes bien conservées et d'excellente qualité.

Malgré l'immense avantage que nous offre la culture des pommes de terre hâtives, les cultivateurs la négligent beaucoup trop. Il conviendrait d'y songer, puisque leur produit, toujours abondant et certain, peut devancer de un à deux mois la récolte ordinaire, et qu'elles ne sont presque point endommagées.

Voici sur la culture des pommes de terre précoces quelques avis que je crois pouvoir hasarder:

1. La première condition pour obtenir un bon produit des pommes de terre hâtives, c'est de les placer dans un sol riche et bien ameubli;

2. Faire choix de beaux tubercules, et couper en deux ceux qui excéderaient la grosseur d'un œuf;

3. Comme le sol est plus tôt échauffé à une faible profondeur qu'à une plus grande, il faut mettre le tubercule à 6 à 8 centim. en terre; mais il est bon d'élever dessus un petit manchon pour le garantir des gelées qui pourraient survenir;

4. Il est bon d'amorcer chaque pied avec un engrais stimulant: cette petite précaution les rendra plus précoces et plus productives;

5. Enfin, biner et butter en temps convenable. La pomme de terre aime la compagnie de l'ouvrier.

LAMBERT,

Cultivateur à Montbazou (Haute-Saône).

COMPOSITION DES TERRES.

Manière de juger la bonté des terres par la position et les apparences physiques.

(M. Ducoin à son ami.)

Que fais-tu quand tu veux louer une nouvelle ferme dans un pays que tu ne connais pas assez? Tu parcoures tout d'abord le domaine en examinant soigneusement le terrain. La bêche à la main, tu observes la situation de chaque pièce, c'est-à-dire son exposition au nord ou au midi, dans un vallon, dans une plaine ou dans une gorge plus ou moins étroite; tu vois si elle est convenablement abritée, soit par un coteau voisin, soit par une lisière de bois, suivant la culture à laquelle elle paraît propre; tu remarques si l'eau peut la submerger pendant l'hiver, si les pluies y laissent séjourner l'eau dans des bas-fonds; si elles n'ont pas laissé des rigoles ou des traces de dégradation dans un sol en pente qui reçoit les égouts des plumes voisines; tu observes encore l'éloignement de l'habitation, la facilité plus ou moins grande des routes qui y conduisent, les dégâts que dans la mau-

vaise saison les passants peuvent faire éprouver aux semailles, si le chemin est impraticable.

Toutes ces considérations sont fort utiles ; ce sont les premières qui doivent l'occuper. Ainsi la position du terrain à cultiver fixe provisoirement pour toi une valeur au sol, indépendamment des arbres, clôtures, etc. qui doivent être estimés à part.

Ce n'est qu'après ce premier examen que tu t'occupes du sol en lui-même.

Quoique des sols d'une nature très-différente puissent avoir un aspect semblable, l'apparence peut te donner des indices qui, sans t'offrir toute sécurité isolément, ne te laisseront guère de chances d'erreur, s'ils sont réunis. Ainsi, il est probable qu'une terre brunâtre ou jaune-foncé, si elle se divise facilement, est naturellement fertile. Si elle paraît tenace, si elle forme des motes fort durs, si après la pluie elle paraît fortement battue et se couvre d'une croûte dure, si après des chaleurs elle se crevasse dans tous les sens, tu peux juger qu'elle est froide, difficile à travailler, sensible à la chaleur qui la fendille et à l'humidité qui la rend plus compacte ; tu en concluras qu'il te faudra d'assez grands frais pour en tirer des produits dans son état actuel, et qu'il faudra l'améliorer par des amendemens convenable, si tu veux en tirer tout le parti possible. Mais pour peu que tu aies sous la main les amendemens qu'il te faut et dont je te parlerai bientôt, pour peu que tu puisses donner aux eaux l'écoulement convenable, ces sortes de terres seront les meilleures pour toi, et elle te rendront au centuple les frais que tu feras pour elles.

Il y a des sols qui ont des défauts tout-à-fait contraires ; ils sont secs et sableux ; les grains pulvérulens qui les composent n'ont aucune adhérence entre eux ; les vents et la pluie ont bientôt effacé la trace des sillons formés par la charrue. Ces sols sont encore de mauvaise nature ; on n'en tirera que des récoltes pauvres et maigres jusqu'à ce qu'ils soient modifiés par des amendemens convenables, et des engrais suffisants.

Il existe bien peu de terre qui n'aient quelque défaut, et, qui, avant de recevoir l'engrais, ne puissent être rendues meil-

leures par des mélanges convenables. Mais pour appliquer ces mélanges d'une manière sensée, il faut connaître plus intimement que l'on ne peut le faire à la simple vue la composition des terres.

Manière de juger les terres par les plantes qui y croissent naturellement.

Tu sais, n'est-il pas vrai, que lorsqu'on laisse une terre en jachère, elle se couvre naturellement de diverses espèces d'herbe ; tu sais encore que les mêmes herbes ne croissent pas indifféremment partout ; plusieurs espèces affectionnent tel ou tel sol plutôt que tel autre, et c'est dans cette prédilection qu'on trouve un indice très-commode pour apprécier à la simple vue la qualité des terres.

Pendant cet indice n'est pas aussi sûr qu'il est commode ; il y a des plantes qui croissent naturellement dans un sol argileux au niveau des mers et qui ne prospèrent plus à quelques centaines de mètres au-dessus dans un sol semblable. Il y a des montagnes élevées qui sont tout à fait nues. Un terrain sableux que le voisinage des eaux et des abris convenables entretiendront dans une humidité suffisante pourra porter des plantes qu'il laisserait périr assurément, si ces deux circonstances n'existaient pas.

D'un autre côté, la différence des climats a une influence très-grande sur les végétaux. Telle graine portée par hasard dans un climat étranger n'y prospérera qu'à force de soins. Nos jardiniers français cultivent à grands frais dans leurs serres chaudes des plantes qui croissent naturellement entre les roches et sur les vieux murs dans les pays chauds.

L'indication de la nature du sol donnée par les plantes qui y croissent d'elles-mêmes ne mérite donc qu'une demi-confiance, et c'est avec la plus grande réserve que tu dois t'attacher à cet examen. La chaleur, la sécheresse et l'humidité ont, dans ce cas, comme dans tout ce qui concerne l'agriculture, la plus grande influence.

Aussitôt que l'argile encores presque pure peut développer le germe que le hasard lui a confié, c'est le *tussilage pas-d'âne* qui y croît tout d'abord ; puis viennent la *laitue vireuse*, le *surreau yéble*, et enfin, quand

L'argile devient un peu plus perméable à la chaleur et à l'air, on voit même ordinairement l'*agrostis traçante* et la *chicorée sauvage*.

L'*anthyllide vulnérable*, les *potentilles arbrées* et *rampantes* caractérisent assez bien les terrains argilo-calcaires, tandis que la *potentille printanière* se plaît mieux dans les terrains calcaires proprement dits. A mesure que l'argile est plus divisée par le calcaire, on voit prospérer successivement, d'abord la *mélisse bleue*, la *laitue vivace* et le *suifoin cultivé*, puis la *brunelle à grandes fleurs*, la *bouge saffrage* et la *globulaire commune*.

Les terrains sablonneux ont des plantes qui les caractérisent d'une manière assez tranchée, pour que leur nom l'indique : telles sont l'*élyme des sables*, la *statice des sables*, le *roseau des sables*, etc. ; les *cunches*, les *orpins*, les *cistes*, la *spergule des champs* appartiennent, ainsi que bien d'autres espèces, à cette sorte de sol que l'aspect physique caractérise d'ailleurs suffisamment.

Les auteurs qui ont classé à grands frais d'érudition les plantes suivant les sols qui leur conviennent le mieux, ont ajouté à leurs listes une nomenclature de celles qui croissent dans l'eau, toute l'année, ou bien seulement quelques mois ; ils ont fait une autre catégorie des plantes qui croissent spontanément dans les terrains ombragés. Je suis persuadé que tu as peu de profit à tirer de ces savantes recherches, je désire trop t'être utile pour charger ta mémoire d'une nomenclature stérile.

Un peu d'habitude te portera à l'attacher à des caractères plus sérieux dont il me reste à te parler.

Classification des différentes sortes de terres.

Si nous voulons appliquer à chaque espèce de terre les amendements et les engrais qui lui conviennent pour y cultiver les végétaux utiles qui plaisent le mieux, il faut savoir les distinguer l'une de l'autre.

Tu sais sans doute déjà que les trois terres élémentaires sont l'alumine, la silice et la chaux. Suivant que l'une domine dans un sol, celui-ci prend le nom de sol aluminieux ou argileux, sol silicieux, sableux ou sablonneux, sol calcaire. Arrêtons-nous un instant à examiner leurs propriétés.

ARTICLE 1. — Terres argileuses.

L'argile pure est composée d'alumine, de silice, et colorée par l'oxide de fer. Ces trois substances sont tellement unies qu'on ne peut les séparer en les faisant bouillir dans l'eau.

Lorsque l'argile est en cet état, elle est tout à fait impropre à la végétation des cultivées. Mais si l'argile contient seulement 15 pour 100 de sable qui puisse être séparé par l'ébullition, et par conséquent se trouve à l'état de mélange et non pas de combinaison intime, elle commence à se laisser pénétrer. Les sols de cette espèce qu'on appelle *terre argileuses*; *terre glaiseuses*, *terre froides*, sont très-difficiles à cultiver. En hiver elles s'imprègnent d'une grande quantité d'eau qui forme une pâte excessivement tenace ; l'humidité persiste extrêmement longtemps, à tel point que jusqu'au cœur de l'été il est très-difficile de les labourer. Quand arrivent les grandes chaleurs, c'est l'extrême contraire qui vient contrarier les efforts du labourer. L'argile forme une croûte épaisse, dure et compacte que le soc de la charrue peut difficilement entamer et qu'il soulève en longues lamelles. Les labours sont donc très-pénibles et très-dispendieux dans ces sortes de terres ; cependant il n'y en a pas où ils soient plus nécessaires, s'il est vrai, comme nous le verrons, qu'une terre ne peut être fertile qu'autant qu'elle est facilement perméable à l'air et à la chaleur comme à l'humidité.

Les terres glaiseuses ne donnent que des produits médiocres et tardifs. Les végétaux n'y puisent qu'avec peine la nourriture qui leur est propre. Les céréales peuvent dans les années favorables y prendre un développement assez considérable, mais elles grènent peu. La constitution des végétaux herbacés comme des végétaux ligneux paraît plus molle, plus aqueuse que dans tout autre sol.

A mesure que le sol argileux se trouve mêlé d'une plus grande quantité de sable, il perd une grande partie des défauts de l'argile ; il prend alors suivant la proportion de silice le nom de *terre forte*, ou celui de *terre franche*.

TERRES-FORTES. — Les terres fortes qui contiennent naturellement ou artificiellement du carbonate de chaux peuvent donner

ner d'abondants produits ; toutefois il faut bien choisir son temps pour n'avoir pas trop de peine à les labourer, et elle doivent être retournées fréquemment. Un sol de cette nature, pour être aussi bon que possible, doit fournir à l'analyse, sur cent parties sèches.

50 parties d'argile,
30 parties de sable,
15 parties de calcaire,
5 parties d'humus (matières organiques.)

La terre ne sera que meilleure pour la même quantité d'argile, si le calcaire est un peu augmenté aux dépens même du sable, et si l'humus est plus abondant.

Les terres fortes donnent d'abondants produits quand les labours ont été nombreux ; quand les gelées ont bien émietté les mottes et ameubli le sol ; quand les semis ont été faits sans pluie et sans sécheresse ; quand des pluies fines et chaudes tombent assez fréquemment sans arriver pas averses et par orages ; quand à une pluie modérée succède une chaleur bienfaisante qui pénètre la terre. Mais il est rare que toutes ces circonstances se trouvent réunies, et trop souvent les terres fortes se sentent de l'intempérie des saisons ; les récoltes y manquent plus que dans les autres terres. C'est un préjugé d'autant plus grand pour le cultivateur que ces terres doivent être plus fréquemment remuées, et que les labours y sont plus dispendieux, puisque les bœufs et les chevaux, ayant plus de peine à tirer, y sont moins de besogne en un temps égal. Il faut, en outre, perdre un temps précieux à faire des fossés et des rigoles d'écoulement pour les eaux.

La luzerne et le trèfle divisant le sol à diverses profondeurs ont la propriété d'ameublir les terres fortes. Parmi les céréales, il faut y cultiver de préférence le froment et l'avoine. Les sèves y réussissent bien, ainsi que les pois, les vesces, la chlorée et les racines alimentaires ; le colza, le pavot, la moutarde sont, parmi les plantes industrielles, celle qui se trouvent le mieux de ces sortes de terre.

TERRES FRANCHES.—Dans l'analyse que je t'ai citée d'une terre forte, augmente la proportion de sable aux dépens de la proportion d'argile ; tu auras une terre franche

qui forme (quand elle renferme en outre une certaine quantité de chaux ou de craie), qui forme, dis-je, lessols les plus riches que le cultivateur puisse désirer. La plupart des céréales y réussissent parfaitement ; la charrue les retourne sans peine ; les mottes s'écrasent bien, quand elles sont essorées ; tous les engrais leur conviennent.

Ce que je viens de te dire suffit, je pense, pour te faire comprendre que si tu veux ne pas perdre tes engrais dans les terres fortes, il faut y employer, de préférence, des "fumiers longs" qui prennent de la place en se pourrissant et tendent à permettre à la terre de se diviser. C'est à cette sorte de terrain, qu'il faut destiner les litières faites avec des ajoncs et les bruyères, toujours dans le but de diviser le sol en le fumant. Les récoltes qu'on enlève en vert, c'est-à-dire, avant la floraison, comme le trèfle, etc., produisent le même effet, quand il est possible de les intercaler dans l'assolement.

Tout ce qui peut contribuer à diviser les terres argilleuses, pour les rendre plus légères, est excellent. Les graviers et les sables des rivières sont très bons pour atteindre ce but. Tu choisiras, de préférence, le sable limoneux qui renferme toujours des débris de végétaux ou de poissons, et qui se trouve imprégné de sel, si tu as à ta portée du sable de mer. La craie et la marne, surtout quand elle n'est pas trop argileuse, peut te servir au même but. Une terre argileuse peut contenir jusqu'à 40 pour 100 de calcaire, sans en souffrir.

Si tu n'as ni sable, ni cailloux, ni craie, ni marne à ta disposition, pour amender tes terres fortes, tu n'as qu'un moyen à prendre, c'est d'amener des fascines sur ton champ, et de calciner au rouge une plus ou moins grande quantité de terre ; que tu répandras ensuite sur le sol. Tu sais que l'argile, chauffée au rouge, n'absorbe plus l'eau et divise le sol comme le sable.

Ce que je t'ai déjà dit précédemment des modifications auxquelles se prête si bien la chaux, doit te faire voir qu'aucun amendement ne convient mieux. Il est bien difficile que tu n'aies pas à ta portée un seul des moyens d'amélioration que je viens de t'indiquer. Mais, souviens-toi bien que ces moyens doivent être propor-

tionnés aux récoltes subséquentes que tu peux espérer ; il ne faut consacrer à l'amélioration d'un champ qu'une partie des bénéfices qu'on doit raisonnablement en espérer dans les années suivantes. D'ailleurs, il faut, avant d'essayer d'amender le sol, procurer aux eaux un écoulement convenable, c'est là la première condition pour rendre une terre fertile.

TERRES MARNEUSES. — Souvent dans les terres où l'argile domine, le carbonate de chaux est en proportion plus forte que le sable. Si cette substance, est sous forme de graviers ou de petites pierres, elle agit comme le sable ou à peu près, pour la division du sol ; mais, lorsque l'argile est plus intimement liée avec la craie, le tout forme une masse compacte, souvent aussi dure que la pierre.

Les argiles marneuses conservent autant l'humidité que les argiles pures ; elles s'en pénètrent à une grande profondeur, et retiennent l'eau avec une grande force. Sous ce point de vue, elles ont les mêmes inconvénients que les argiles dont je t'ai parlé sous le nom de *terres froides*. Elles laissent en outre pénétrer davantage le froid pendant l'hiver, jusqu'à la racine des plantes qui ont plus à souffrir par conséquent de la gelée. Les cultures de printemps y réussissent mieux, lorsque la saison n'est pas pluvieuse et que les terres sont bien égouttées.

Tu peux assainir ces sortes de terres, on leur donnant le sable qu'elles n'ont pas, ou en employant, comme pour les autres terrains argileux, les mêmes moyens de diviser le sol. Tu parviendras alors à donner à ces terres une fertilité remarquable.

ARGILES ROUGES. — Il y a des terres argileuses qui doivent leur coloration en jaune plus ou moins rougeâtre, à une forte proportion d'oxide de fer. Ces terres, outre les inconvénients de toutes les argiles, sont rendues plus stériles encore par une surabondance de cet oxide. On dit qu'une très petite quantité favorise au contraire la végétation ; et, en effet, on en trouve des traces dans le tissu des plantes. Le meilleur moyen de neutraliser les funestes effets de l'oxide de fer, c'est d'y mêler du sable ou des graviers, pour lesquels il montre une assez grande affinité.

A continuer.

ENGRAIS LIQUIDE POUR LES PRAIRIES.

M. le vicomte de Romanet, membre du conseil général d'agriculture, a bien voulu nous communiquer quelques détails sur les résultats qu'il vient d'obtenir, dans les prairies maigres de la Sologne, d'un engrais liquide qu'on laisse perdre presque partout en France. Il a fait construire, atterrant à son château des Aubiers, près Salbris (Loir-et-Cher), une fosse revêtue de ciment romain, laquelle reçoit immédiatement non seulement les vidanges de l'habitation, mais encore les eaux de lessive et de savon, les eaux qui sortent des cuisines et même de la chambre des bains. Il obtient ainsi chaque mois 30 à 40 hectol. d'un engrais tellement actif, qu'il répandu sur les prés au moyen d'un tonneau portatif, dans le genre de ceux dont on se sert pour l'arrosage de Paris, il produit des effets sensibles à l'œil dans l'espace de douze jours seulement. Une partie de pré, arrosée le 1^{er} décembre, se distinguait de loin du reste de la prairie, dès le 12 du même mois, par une nuance verdâtre ; et, le 15 janvier, après la fonte des neiges, elle formait un carré vert au milieu d'un pré complètement jaune.

M. le vicomte de Romanet recommande de choisir, autant que possible, pour l'arrosage un temps pluvieux, parce que la déperdition des gaz est moins grande, et que la pluie qui tombe fait pénétrer l'engrais plus avant dans la terre, et en même temps diminue toujours l'action très-énergique de cet engrais sur les jeunes feuilles des herbes qui composent le pré. La neige, quand elle tombe immédiatement après l'arrosage, est plus favorable encore, car elle enveloppe le sol d'une couverture qui empêche presque toute l'évaporation.

Une trappe qui s'ouvre au dehors permet de puiser le liquide, et de remplir le tonneau soit avec des seaux ; soit avec une pompe, laquelle rend l'opération beaucoup plus facile. Cet engrais étant fort étendu d'eau et enlevé souvent, ne répand, lorsqu'on le transporte, qu'une odeur à peine sensible ; M. le vicomte de Romanet ajoute qu'on peut, à l'aide des procédés de désinfection aujourd'hui connus, faire disparaître complètement cette odeur, et rendre en même temps plus fixes les principes volatils qui donnent à l'engrais dont il s'agit sa plus grande énergie.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

Liste de quelques plantes et arbres d'ornement tirés dans le principe de l'Amérique du Nord.

(Suite.)

Le bouleau noir; le bouleau à canots; le bouleau à feuilles de murceau; le hêtre ferrugineux; l'érable à feuilles de frêne; l'érable à fruits cotonneux; l'érable jaspé (1); l'érable rouge; l'érable à sucre; l'érable hybride (2); le frêne blanc; le frêne vert et le frêne quadrangulaire (*jasmin*); la vigne vierge; le groseillier odorant; le noyer pacanier et le noyer noir; le *juglans* (noyer) *amara*, *cathartica*, *porcina* et *squamosa*; le peuplier faux-tremble; le peuplier argenté; le peuplier du lac Ontario; le chêne blanc qu'on trouve en Amérique; le chêne à gros fruits; le chêne oliviforme; le noisetier cornu; le cyprès faux-thuy; le pin à feuilles divergentes; le pin doux; le pin résineux; le pin rude; le pin inops; le pin du lord; le sapin noir; le sapin baumier; l'adiantum pedinaire; l'astère à feuilles d'amandier; l'astère à grandes feuilles; l'astère à tige rouge; l'astère buisson; l'astère géant; l'astère remarquable; le magnolier de Thompson; le magnolier glauque (arbre du castor); l'aletris farineux; l'érythron à fleurs jaunes ou dorées; le virgilier à bois jaune (dédié à Virgile); le liquidambar copalme; le compoton ou liquidambar à feuille de cétérac; la néottie écarlate; l'agave d'Amérique; l'aristoloché siphon; le tupélo velu; le tupélo aquatique; le tupélo blanchâtre; le raisin à larges feuilles; la smilacine à grappe; l'yucca nain; l'yucca à feuilles glauques (3); l'yucca à feuilles d'aloës; la galane blanche ou à épi; la galane à grandes fleurs; la galane des bois; la gentiane saponaire; l'amsonia à larges feuilles; la guillarde aristée (4); le céphalanthé occidental (bois-bourdon); les podophylles en bouclier; l'énothère de Fruser; l'énothère glauque; l'énothère tardif; l'énothère à gros fruits; l'énothère pourpre; la ketmie moscheutos; la ketmie mi-

litaire; la ketmie des marais; la ketmie rose; le fusain noir pourpre; l'actée à grappe; l'acacie porte-corne; l'euphorbe hétérophylle (1) ou cyathiforme; le houx à feuilles de troëme; le houx opaque; le micocoulier à feuilles au cœur; l'aricelle à rameaux allongés; l'amsonia à feuilles étroites; l'ascélépiade tubéreuse; l'airelle corymbifère à feuilles larges (bruyère); la kalnie à larges feuilles; le cléthrasa à feuilles d'aune; l'épigée rampante (bruyère); l'érigeron presque nu; la hélénie d'automne; la lobélie syphilétique; *lupinus arboreus*, *perennis*, *nootkatensis*, *sericus*, *aridus*, *pusillus*, *bicolor*, et le *lupinus micranthus*; le pachysandre couché; le pri-nos verticellé (nyalanche); le pilox à trois fleurs (pédoncule); le polémoine rampant; le pentstemon à feuilles lisses; le pentstemon stamuleux; les prenanthes à feuilles blanches; la pyrole maculée (2) bruyère; le rhododendron d'Amérique; le rhododendron pointu; la spirée à feuilles d'aria; le sumac vernis; le sumac copalme; le sumac aromatique; le sumac vénéneux; la viorne à feuilles de poivrier; la viorne comestible; la viorne nue et la viorne à Manchester. — *A continuer.*

I.

LES ABEILLES EUROPEENNES DANS L'ILE DE CUBA. — Dans un pays où croît la canne à sucre, l'abeille et ses admirables élaborations semblaient ne pouvoir être d'aucune utilité pour ses habitants; cependant quelques colons ayant importé d'Espagne un petit nombre de ruches, l'abeille européenne s'est très-bien acclimatée dans l'île de Cuba, et paie tous les ans avec largesse ceux qui lui consacrent leurs soins. Ses produits, supérieurs peut-être à ceux d'Europe, sont exportés, ou servent aux divers besoins de l'économie domestique. — Il nous a paru curieux de faire connaître ici l'importance de cette branche de l'industrie agricole, qui, en 1770, n'était encore considérée que comme une curiosité. Nombre de ruches en 1827, 311,553. Quantité de miel, 76,404 arobes, (arrobe=32 livres); de cire, 63,160 arobes. — Traduit du *Messenger* de Rio de Janeiro. L.

[1] Jaspé, qui est à couleurs mélangées comme le jaspe.

[2] Hybride, plante née de deux plantes différentes.

[3] Glauque, vert bleuâtre, farineux.

[4] Aristée, garnie d'une ou de plusieurs arêtes.

[1] Hétérophylles, qui porte des feuilles dissimilables.

[2] Maculée, tachée d'une autre couleur.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites en la Cité de Montréal, durant le
par L. A. HUGUET LATOUR, Membre

Mois ANNÉE	DATE	LUNE	Jours.	Thermomètre.			Baromètre.			Direct. des vents			Var. de l'atm.		
				Sh.	1h.	6h.	Sh.	1h.	6h.	Sh.	1h.	6h.	Sh.	12h.	6h.
				A.M.	P.M.	P.M.	A. M.	P. M.	P. M.	A.M.	P. M.	P. M.	A.M.	midi	P. M.
Septembre, 1848.	1		Vendredi	70	74	71	29.38	29.38	29.36	N.O.	N.O.	N.	clair	couv	couv
	2		Samedi	62	65	63	29.47	29.50	29.52	N.E.	N.E.	N.E.	couv	pluie	couv
	3		Dimanc.	64	75	68	29.69	29.69	29.68	N.	N.	N.	nuag	nuag	couv
	4		Lundi	66	80	69	29.69	29.67	29.65	N.	N.O.	N.O.	nuag	nuag	couv
	5)	3h50p.m.	64	82	72	29.64	29.63	29.61	O.	O.	O.	couv	couv	nuag
	6		Mercredi	61	76	68	29.63	29.70	29.75	S.O.	S.O.	S.O.	clair	couv	couv
	7		Jendi	59	75	64	29.99	29.78	29.76	S.O.	O.	O.	clair	clair	clair
	8		Vendredi	56	70	66	29.74	29.68	29.65	S.	S.	S.	couv	couv	pluie
	9		Samedi	55	75	68	29.69	29.71	29.73	S.	S.O.	S.O.	nuag	nuag	nuag
	10		Dimanc.	56	68	62	29.74	29.71	29.68	O.	O.	O.	couv	couv	couv
	11		Lundi	57	70	60	29.62	29.60	29.67	O.	O.	O.	pluie	pluie	pluie
	12		Mardi	46	58	50	29.82	29.85	29.87	O.	N.O.	N.O.	clair	nuag	nuag
	13	O	1h25a.m.	48	62	54	30.04	30.00	29.96	N.	N.O.	N.O.	nuag	clair	clair
	14		Jendi	46	50	45	29.90	29.71	29.56	N.E.	S.	S.	nuag	nuag	pluie
	15		Vendredi	56	47	40	29.20	29.26	29.38	S.	S.	O.	pluie	pluie	clair
	16		Samedi	45	56	48	29.58	29.59	29.61	S.O.	S.O.	O.	clair	clair	clair
	17		Dimanc.	49	62	51	29.64	29.64	29.62	S.	S.	S.	clair	nuag	nuag
	18		Lundi	51	64	53	29.61	29.61	28.66	S.E.	S.E.	E.	pluie	pluie	nuag
	19	(5h.5.p.m.	55	67	60	29.73	29.71	29.68	S.E.	S.E.	S.E.	nuag	nuag	nuag
	20		Mercredi	66	62	50	29.55	29.44	29.50	S.	O.	O.	nuag	nuag	couv
	21		Jendi	49	64	46	29.60	29.64	29.70	O.	N.O.	N.O.	clair	clair	nuag
	22		Vendredi	40	46	40	29.81	29.79	29.68	N.	N.	N.	nuag	couv	couv
	23		Samedi	41	51	42	29.56	29.46	29.43	N.O.	N.O.	N.O.	pluie	pluie	couv
	24		Dimanc.	47	55	44	29.42	29.54	29.54	O.	O.	O.	clair	clair	clair
	25		Lundi	41	57	46	29.56	29.54	28.57	O.	S.O.	S.O.	pluie	nuag	couv
	26		Mardi	39	53	44	29.68	29.70	29.72	N.O.	O.	O.	clair	clair	clair
	27	e	4h4a.m.	37	56	44	29.78	29.70	29.54	O.	S.	S.	clair	clair	clair
	28		Jendi	39	45	39	29.37	29.40	29.35	N.O.	O.	O.	clair	clair	nuag
	29		Vendredi	41	51	42	29.33	29.32	29.38	S.	S.	S.	couv	couv	pluie
	30		Samedi	52	54	47	29.52	29.64	29.60	S.	O.	N.O.	pluie	pluie	pluie

SEPTEMBRE COMPARÉ.

Années.	Thermomètre.		Buromètre.		Vents.							Atmosph.				
	Maxim.	Minim.	Maximum.	Minimum.	N.	N.E.	E.	S.E.	S.	S.O.	O.	N.O.	beau.	pluie.	tonner.	Éclé.
1845	72	49	30.00	29.10	10	2	1	7	13	32	24	5	25	5	1	
1846	93	44	30.44	29.43	6	14	2	2	12	37	17	17	13	5	0	
1847	84	43	30.12	29.31	5	10	1	4	6	10	34	20	16	14	3	0
1848	82	37	30.04	29.20	9	4	1	5	18	10	27	16	13	17	1	1

mois de Septembre 1848, avec des remarques sur les changements de l'atmosphère,
de la Société d'Agriculture du B. C.

REMARQUES.

Pluie la nuit, ce matin temps couvert, pluie vers 10h. A. M. et 3h. P. M.
 beaucoup de nuages, pluie après-midi, couvert, vent.
 Beau temps, beaucoup de nuages, vent fort.
 Beau temps, beaucoup de nuages, vent.
 Beau temps, beaucoup de nuages, vent, soleil faible.
 Beau temps, couvert, beaucoup de nuages.
 Beau temps, clair, beau soleil.
 Beaucoup de nuages, pluie à versé tout l'après-midi, couvert.
 Beau temps, clair, quelques nuages, vent fort.
 Beau temps, clair, beau soleil.
 Pluie toute la journée, temps couvert.
 Beau temps, clair, quelques nuages, vent.
 Beau temps, clair, quelques nuages.
 Beau temps, beaucoup de nuages, pluie de 1h. P. M. à la nuit.
 Pluie toute la nuit et ce matin, et jusqu'à 3h. P. M., couvert.
 Beau temps, clair, beau soleil, vent.
 Beau temps, beaucoup de nuages, pluie de 10h. P. M. couvert.
 Pluie cette nuit et ce matin de 5h. A. M. à 5h. P. M. couvert.
 Beau temps, beaucoup de nuages, soleil; pluie de 12h. à 2h. P. M., vent.
 Beau temps; vent fort; coup de vent; orage à 12h. tonnerre, pluie jusqu'à 4h. P. M. et à 8h.
 Beau temps, clair, beau soleil, quelques nuages.
 Beau temps, beaucoup de nuages, couvert de 10h.; pluie et grêle à 2h. P. M., couvert.
 Pluie cette nuit et ce matin, jusqu'à 1h. P. M. et vers 3h. P. M. et de 10h. P. M. couvert.
 Pluie nuit; orage vers 5h. A. M., pluie à versé; de 8h. beau temps, beau soleil, vent fort.
 Beau temps, clair, beau soleil, nuages de 10h., pluie de 3h. à 5h. P. M.
 Beau temps, clair, beau soleil, beaucoup de nuages avant midi; vent.
 Beau temps, clair, beau soleil, vent, quelques nuages.
 Pluie nuit et matin, jusqu'à 6h. A. M.; après beau temps, beau soleil, beaucoup de nuages.
 Temps couvert; pluie de 9h. à 10h. A. M., et de 1h. P. M. à la nuit; couvert.
 Pluie toute la nuit et la journée jusqu'à la nuit suivante; temps couvert.

PRONOSTICS.

(Suite.)

Si après le vent il s'ensuit une gelée blanche qui se dissipe en brouillard, c'est un signe certain de temps mauvais et malin.

Le changement fréquent du vent est annoncé d'une bourrasque.

Tes vents qui commencent à souffler pendant le jour sont beaucoup plus forts et durent plus longtemps que ceux qui commencent pendant la nuit.

La gelée qui commence par un vent

nord-est dure longtemps et fait plus de mal.

De petits nuages blancs passant immédiatement sous le soleil lorsqu'il est près de l'horizon, et s'y colorant en rouge, en jaune, en vert, etc., annoncent la pluie.

Lorsque la suite se détache et tombe de la cheminée, il y a grande probabilité de pluie; mais si la braise paraît plus ardente qu'à l'ordinaire, et si la flamme paraît plus agitée, c'est signe de vent et de froid; lorsqu'au contraire la flamme est droite et tranquille, c'est un indice de beau temps.

A continuer.

NOTE SUR L'AGRICULTURE DE LA FLANDRE
ET DE L'ARTOIS.

Bien des causes ont maintenu l'agriculture de la France dans un état d'infériorité comparée à celle de l'Angleterre et de diverses contrées de l'Europe ; l'une des principales est le peu d'influence et de considération dont les gouvernements l'ont entourée ; il en est résulté que la classe aisée s'est éloignée des campagnes pour se concentrer dans les villes où elle trouvait moins de soucis, surtout dans les temps de troubles ; les campagnes sont restées, presque généralement, sans habitants riches et instruits ; elles ont été ainsi privées d'administrateurs et de guides dans toutes les améliorations à faire ; la plupart des cultivateurs qui ont acquis de l'aisance dans leur état, loin de chercher à donner à leurs enfants le goût de l'agriculture, les font élever dans les villes et les poussent vers d'autres carrières qui les y fixent. Aussi la culture reste stationnaire, et abandonnée à des cultivateurs nouveaux, qui, manquant d'expérience, et presque toujours de capitaux, marchent toujours en tâtonnant, et font souvent des écoles qui arrêtent les progrès de la culture.

En Angleterre, au contraire, il est connu qu'un cultivateur ne peut rien sans un capital suffisant ; des crédits faciles lui sont ouverts ; il a sous les yeux, de tous les côtés, des exemples de grands propriétaires et de fermiers riches, qui, depuis de longues années, se font un honneur et un plaisir de la culture, et ont fait une succession d'expériences dont il est à même d'apprécier les résultats. La stabilité des fortunes donne au fils les moyens de continuer et de perfectionner l'œuvre de son père ; les améliorations de culture, d'instruments aratoires et de races de bestiaux doivent nécessairement en être la conséquence ; les goûts simples restent dans le cœur de la nation ; aussi n'est-on pas surpris de voir des bestiaux paître dans les parcs de la ville de Londres, et jusque sous les fenêtres du palais de la reine d'Angleterre.

Tel est le résultat d'institutions politiques anciennes, qui donnent au sol la prépondérance et la considération, qui font la base la plus solide d'un gouvernement, en même temps que sa prospérité.

Il est en France une contrée privilégiée où la fertilité du sol, secondée par l'intelligence et l'activité de ses habitants, a fait faire à la culture de grands progrès ; c'est la Flandre et l'Artois ; beaucoup de propriétaires rivalisent de zèle avec les fermiers pour perfectionner la culture. Déjà les résultats obtenus sont grands. La simplicité des mœurs des habitants a conservé d'anciens usages qui lient entre eux les intérêts du cultivateur et ceux de ses ouvriers ; ainsi les moissonneurs d'une ferme sont presque toujours les mêmes de père en fils, et l'usage ancien leur donne la dixième gerbe de la récolte des céréales pour tout salaire de moisson ; ils sont donc intéressés à ce qu'elle soit aussi abondante que possible ; aussi voit-on, dès le mois d'avril, des bandes nombreuses d'hommes, de femmes et d'enfants, sans surveillants, agenouillés dans les céréales, les sacrer à la main, pour n'y pas laisser une mauvaise herbe qui puisse nuire à la récolte ; tous les efforts tendent ainsi à la prospérité de la culture.

Les propriétaires et cultivateurs rivalisent de zèle pour faire des progrès. Il en est un, entre beaucoup d'autres, qui, par son intelligence et son esprit d'observation, m'a paru digne de servir de modèle, c'est M. Crombeck, cultivateur et maître de poste à Lens ; petit cultivateur il y a vingt-cinq ans, il a su prendre un essor dont peu d'hommes sont capables ; avant l'établissement des chemins de fer, il y avait 125 chevaux de poste, de diligences ou de roulage ; tous ces chevaux étaient poussifs, et faisaient tous les jours leur service, même celui de la malle-estafette, sans en souffrir. Il m'a montré, en 1845, 4 chevaux blancs achetés poussifs huit ans avant, qui, depuis lors, avaient mené chaque jour l'estafette, en faisant 12 kilomètres à l'heure : ils étaient en très-bon état. Je paraissais surpris d'un résultat aussi favorable, quand M. Crombeck, avec sa simplicité ordinaire me dit : Je vais vous montrer mon secret, qui n'en est pas un : et il me fit monter dans un petit grenier attenant au magasin à fourrages : un hache-paille y était mu par une courroie, traversant la rue, qu'une petite machine à vapeur, d'un mécanicien son voisin, mettait en mouvement. Un homme et un enfant y faisaient couper un

mélange d'hivernage de foin, tresse ou luzerne et de paille, et, quand ces fourrages étaient hachés, l'homme mélangeait une certaine quantité de sel dans l'eau contenue dans un grand arrosoir, et la répandait également sur le tas de fourrages hachés, qu'il remuait plusieurs fois avec une pelle de bois, en le recourant avec l'enfant qui lui servait d'aide; ce mélange, ainsi humecté et retourné, était mis au tas commun dans un coin du grenier, où il restait 24 heures dans une espèce de fermentation, et servait à la distribution du lendemain, et chaque postillon recevait le sac de hachis destiné à la nourriture de ses chevaux, et ses rations d'avoine toujours concassée. M. Crombeck me dit: En suivant ce procédé, tous mes chevaux poussifs me rendent autant de service que s'ils ne l'étaient pas, et toutes les fois que j'ai voulu les remettre aux fourrages longs, ils sont retombés dans leur état primitif et ont cessé de me faire un bon service. Depuis l'établissement du chemin de fer du Nord, la poste, le roulage sont tombés. M. Crombeck a remplacé ses chevaux par des bestiaux, il a toujours de 250 à 300 bœufs, vaches ou taureaux à l'engrais. Pour loger une aussi grande quantité d'animaux, il a fait faire des bâtiments fort simples à deux étages, l'un souterrain, l'autre au niveau du sol couverts d'un bâtiment en briques, surmonté d'une charpente en bois blanc couverte de paille; toutes ces étables sont pavées avec grand soin, avec de petites rigoles qui conduisent les urines des deux étables dans une citerne commune, d'où ces eaux sont retirées tous les trois mois pour arroser les fumiers ou les terres; de grandes mannes de cendres noires sulfureuses sont dans chaque étable, et plusieurs fois par jour on en sème sur les litières des animaux, pour qu'elles s'y mélangent avec les fumiers. Tous ces animaux reçoivent chaque jour une certaine quantité de fourrages hachés, solés et fermentés; le reste de leur nourriture consiste en tourteaux d'huile, résidus de fabrication de sucre de betteraves, de distillerie de grains ou de brasserie. Tous les fumiers sont réunis en plusieurs tas, à portée de plusieurs étables; toutes les eaux étrangères en sont éloignées par de petits ruisseaux pavés; une petite mare des eaux de fumier se trouve à portée, et reçoit les eaux des ruisseaux;

toutes les fois qu'elle se trouve à sec, on y mélange fréquemment des cendres sulfureuses, des vidanges de latrines ou des tourteaux d'huile, et chaque jour un homme n'a d'autre service à faire que d'arroser tous ces tas de fumier avec une pelle hollandaise. Je lui demandai pourquoi il mettait autant de cendres noires dans ses fumiers, et il me répondit que, dans ses voyages en Angleterre, il avait remarqué que les murs des espaliers peints en noir hâtaient la maturité des fruits en concentrant les rayons du soleil, et qu'il avait observé que ses fumiers, à qualité égale, faisaient beaucoup plus d'effet sur sa terre quand ils étaient noirs que quand ils ne l'étaient pas; que ce motif l'avait engagé à mettre des cendres sulfureuses dans ses fumiers, non seulement pour les colorer en noir, mais pour en augmenter la force et l'action sur la végétation. Dans cette exploitation aucun engrais n'est perdu, et une amende est imposée à tout ouvrier ou domestique qui ne va pas aux latrines mobiles qui sont dans les cours. Par tous ces soins, les fumiers de M. Crombeck produisent le double d'effet des fumiers ordinaires.

Les terres de l'exploitation de M. Crombeck sont partie de fort bonne qualité, partie de fort mauvaise, dans la plaine de Lens, qui n'est que de la craie couverte de quelques centimètres de terre végétale. Il y a acheté un bois, qu'il a fait défricher, et où il a établi sa fabrique d'engrais. Rien n'est plus simple: deux étables, dont l'une a deux étages, contiennent une certaine quantité de bœufs, ou vaches, à l'engrais ou de travail; ils y sont à portée des terres à cultiver; un tas énorme de fumier sépare les deux étables, il est arrosé et traité avec le même soin que ceux de la ferme de Lens. Une petite maison sert d'abri aux ouvriers et domestiques, qui, tous, se nourrissent à leur compte. Un peu plus loin, est un grand hangar d'une grande simplicité, qui sert d'abri à son troupeau dans les mauvais temps: il n'a pas d'autre bergerie. A côté est une sorte de glacière fort grande, qui sert de magasin aux pulpes de betteraves, qui y sont entassées sur une grande hauteur, et dont on donne toute l'année plusieurs repas au troupeau, dans des auges placées dans les champs, ou sous le hangar, selon le temps.

Un chemin coupe la plaine de Lens, M.

Crombeck possède ou loue presque toutes les terres d'un côté, les récoltes y sont belles et abondantes; de l'autre côté elles sont nulles, ou à peu près; les terres sont couvertes de quelques herbes et de beaucoup de chardons: la culture et les engrais font cette différence. M. Crombeck a fait souvent des voyages dans les pays où la culture est le plus avancée, et il en a rapporté tous les instruments aratoires perfectionnés, qu'il a cru pouvoir adopter avec avantage dans sa culture et dans leur usage; il a perfectionné les uns et supprimé les autres; de sorte que l'on peut être assuré de ne voir chez lui que des instruments éprouvés. Je lui ai vu un rouleau composé d'un grand nombre de petites roues en fonte, qui, au printemps, donne non-seulement du tassement à ces terres marnées que les gelées soulèvent beaucoup, mais leur donne encore une espèce de petite culture, par les angles qu'il forme dans sa construction; ce rouleau, en passant, rompt la croûte qui s'est formée sur la terre pendant l'hiver, et lui donne une légère culture, sans couper, ni arracher les plantes. Il avait fait venir à grands frais le modèle de ce rouleau d'Angleterre, et me disait qu'il n'aurait pas hésité à le faire venir, quand même il lui eût coûté le double, puisqu'il en serait bien indemnisé par les résultats qu'il en obtiendrait. Avec l'aide du mécanicien, son voisin, M. Crombeck venait de faire faire un rouleau perfectionné sur le modèle anglais, et il était très-satisfait de son usage. Il trouve que la compression de la terre est aussi nécessaire que les labours; il en fait un usage si fréquent, qu'à la pression du pied on reconnaît dans la plaine les terres cultivées par M. Crombeck et celles qui ne le sont pas. Après l'hiver, toutes ses semences d'automne sont roulées par le rouleau anglais, qui non-seulement rassermis les terres soulevées, mais donne du pied aux plantes déracinées par les gelées ou l'écoulement des eaux. Il fume souvent, mais peu à la fois, et ne sème rien sans un engrais. Il emploie abondamment la chaux éteinte en poudre, surtout sur les terres destinées à porter des botteraves; il trouve que leur qualité en est améliorée. Je lui ai vu employer, avec succès, une charrue ouilleuse composée de deux petits socs en fer, qui ne font que remuer la terre du fond

du sillon, sans la ramener à la superficie du sol; il fait passer cette charrue derrière la charrue ordinaire, il donne ainsi 15 ou 20 centimètres de plus de profondeur à la terre, sans diminuer la fertilité de la couche supérieure, ce qui est très-important pour toutes les récoltes pivotantes.

Après avoir passé la journée avec M. Crombeck, je l'ai quitté à regret; car sa conversation était pour moi d'un grand intérêt. Je suis convaincu que l'on peut trouver réunis dans son exploitation la majeure partie des perfectionnements que l'on cherche dans les nombreuses exploitations bien conduites de ces pays, et de pays étrangers où la culture est le plus avancée. Je désire que le modeste M. Crombeck trouve ici, avec mes remerciements pour la simple et cordiale réception qu'il m'a faite, les éloges que les perfectionnements de sa culture méritent sous tous les rapports. Puissent les gouvernements apprécier de tels hommes, qui joignent le mérite à la modestie, et leur donner l'influence et la considération dont ils devraient être entourés!

Le vicomte DE CHEZELLES.

— 0 —

STIMULANTS-VÉGÉTAUX.

(Suite.)

SECTION II.

Produits de l'incinération des végétaux.

DES CENDRES.

On nomme *cendres*, un résidu salin fixe qui résulte de l'incinération des matières organiques.

Des cendres de bois non lessivées.

Ces cendres sont rarement employées en agriculture, et cela à cause des usages nombreux auxquels on les destine dans les arts et l'industrie.

1. Elles sont généralement composées de carbonate de potasse et de soude; de sulfite; de chlorhydrate de potasse et de soude; de silice; d'oxide de fer, de manganèse et d'alumine.

Toutes les cendres non lessivées ne comportent pas les mêmes éléments constituants. Il en est qui sont très-riches en alcalis, ou substances solubles dans l'eau;

il en est d'autres, au contraire, qui renferment peu de soude et de potasse, et qui donnent une quantité considérable de substances insolubles dans l'eau. Théodore de Saussure a publié, sur ces anomalies, un travail très-remarquable (1). Il résulte de ses recherches :

1. Que les plantes ligneuses contiennent moins de cendres que les végétaux herbacés, le tronc moins que les branches, les branches moins que les feuilles ;

2. Qu'un végétal putréfié fournit, à poids égal, plus de cendres qu'un végétal sain ;

3. Que l'écorce des arbres contient beaucoup plus de cendres que les parties intérieures, et que l'aubier en contient davantage que le bois ;

4. Que la nature du sol a une influence sensible pour faire varier les quantités de cendres dans la plupart des végétaux ;

5. Que la proportion des éléments des cendres a presque toujours des rapports avec celle des éléments qui constituent le sol ;

6. Que les cendres sont plus siliceuses sur un sol siliceux, plus calcaires sur un sol calcaire ;

7. Que les sels alcalins forment, sans aucune comparaison, l'élément le plus abondant dans les cendres d'une plante verte herbacée, dont toutes les parties sont en état d'accroissement.

8. Que la proportion des sels alcalins n'augmente jamais sensiblement, et qu'elle diminue le plus souvent à mesure que la plante se développe et vieillit sur le même sol ;

9. Que les cendres de l'écorce contiennent une beaucoup moins grande proportion de sels alcalins, que les cendres du bois et de l'aubier, et que celles du bois tout formé sont presque aussi chargées de sels alcalins que celles de l'aubier qui lui adhèrent ;

10. Que les cendres des semences sont plus chargées de sels alcalins que celles de la plante qui les a produits ;

11. Que les phosphates terreux (ceux de chaux et de magnésie) sont, après les sels alcalins, l'élément le plus abondant des cendres d'une plante herbacée ;

12. Que les cendres de l'écorce d'un végétal contiennent une beaucoup moins grande proportion de phosphates terreux que celles de l'aubier, que celles-ci en contiennent plus que celles du bois, et que celles des graines en contiennent une plus grande proportion que celles des tiges ;

13. Que les cendres des écorces contiennent une plus grande quantité de carbonate de chaux que celles de l'aubier, et que ces dernières en renferment moins que celles du bois ;

14. Que la proportion de silice augmente à mesure que les plantes se développent et qu'elles se dépouillent de leurs sels alcalins, et que les cendres des graminées en fournissent plus que celles des autres plantes ;

15. Que la proportion des oxydes de fer et de manganèse augmente dans les cendres à mesure que les plantes se développent.

2. Lorsqu'on emploie des cendres non lessivées ou celles qui proviennent de brûlés (1), il faut choisir un temps couvert et calme, afin que le vent ne les porte pas à une grande distance et qu'elle soient réparties plus uniformément. Non seulement le sol doit être égoutté, parfaitement assaini, il faut aussi qu'il ne soit pas de nature très-calcaire. L'expérience a prouvé que ces matières sont plus nuisibles qu'utiles aux sols qui comportent une très-grande proportion de carbonate de chaux. MM. Puvis et Schwartz s'accordent à dire qu'elles conviennent particulièrement pour les terrains argileux et les sols légers ; selon John Sinclair, elles constituent un très-bon stimulant pour les sols graveleux et les terres franches. Dans la région de l'Ouest, où les terres sont argilo-siliceuses, schisteuses et granitiques, elles produisent des effets remarquables partout où on les emploie.

3. La quantité de cendres de bois qu'on applique par hectare est excessivement variable ; elle est toujours en raison directe de leur valeur. Mais, comme dans la plupart des cas, ces cendres sont réservées pour les lessives, les savonneries, etc., il

(1) Recherches chimiques sur la végétation, 1801, p. 272.

[1] Sous le nom de brûlés on désigne l'opération qui consiste à incliner des fougères, bruyères, ajoncs, etc., qui doivent séjourner pendant plusieurs mois, soit dans les cours de fermes, soit dans les chemins.

s'ensuit qu'elles sont toujours appliquées à une dose très-faible.

4. Les effets des cendres non lessivées ont été l'objet de nombreuses observations. Thaër dit qu'on ne peut contester que la potasse qu'elles renferment ne contribue beaucoup à la fertilisation des terrains, par la faculté qu'elle a d'opérer la décomposition des parties organiques accumulées au sein de la terre arable (1). Cette opinion, qui est aussi celle de Burger, Schwertz, M. de Gasparin, n'a pas été acceptée entièrement par M. Puvis. Ce savant, tout en reconnaissant l'action favorable des alcalis minéraux sur les plantes, penso que le phosphate de chaux doit être regardé comme l'élément principal de ces cendres. Ce qui lui permet d'adopter une telle théorie, c'est que les cendres qui présentent aux végétaux cette base essentielle et dominante de la partie fixe des grains qu'ils produisent, favorisent éminemment la production de leurs semences. A l'appui de son opinion, M. Puvis rappelle que les cendres des semences de froment contiennent 44 pour 100 de phosphate de chaux; celles de maïs 36, de 28, et d'avoine 28 (2). Cette explication est certainement celle qu'il faut admettre. Non-seulement elle corrobore les opinions de Liebig, Dumas et Bertin, mais elle concourt à expliquer l'action des cendres lessivées. Si les cendres neuves n'agissaient que par leurs alcalis minéraux, comme le supposent H. Madden et Davy, il faudrait reconnaître que les charrées ont une action plus faible que les cendres non lessivées. L'expérience prouve chaque jour, au contraire, que ces dernières cendres ont une action bien moins remarquable sur les céréales que celles qui ont été utilisées dans les arts et l'industrie.

5. Dans les localités où les cendres ont une très-grande valeur commerciale, et où le sol est couvert de fougère, ou de bruyère et d'ajoncs, on incinère ces plantes pour recueillir leurs cendres, et les répandre sur les terres qui doivent être ensemencées en sarrasin, navette, colza, chanvre, etc. Toutefois, il importe beaucoup, dans cette circonstance, de brûler les végétaux à l'état vert, parce qu'ils rendent plus de cendres

que lorsqu'ils sont desséchés. Dans le département du Nord, la cendre d'willette est regardée comme la première de toutes pour la qualité; on l'applique souvent aux récoltes de lin et de tabac (1). La cendre neuve de bois a une action remarquable sur les prairies acides, aigres, marécageuses, qui ont été assainies; elle sature l'acidité de la couche arable, et, par ses propriétés alcalines, elle fait disparaître la mousse, les laches et autres plantes nuisibles, et active par contre les plantes de la famille des argumineuses, sur lesquelles elle a une action toute particulière et véritablement remarquable. Ces cendres, dit M. Puvis, donnent une couleur vert foncé aux végétaux qu'elles font croître, et elles favorisent plus encore la production du grain des céréales qui ressemble à celui des fonds chaulés, et qui est peut-être encore plus fin et à écorce plus fine que celle de la paille (2). On peut aussi employer les cendres non lessivées avec le plus grand succès sur les prairies naturelles sèches et celles artificielles, à cause de leur grande action sur les trèfles, les luzernes, les lotiers, etc.

6. Les effets des cendres non lessivées sont de peu de durée, surtout lorsqu'on les emploie en petite quantité. Pour que leur action se prolonge, il faut qu'elles soient employées à haute dose. Dans les circonstances ordinaires, leurs effets sont peu sensibles après la dixième année d'application. Pour prolonger leur action et les rendre plus actives, on doit, comme cela a lieu en Angleterre et en Allemagne, les mêler à une quantité égale de chaux réduite en poudre. — *A continuer.*

HORTICULTURE.

ENSEMENCEMENT DES PELOUSES.

Lorsqu'on construit un jardin d'agrément, il est d'usage de semer les pelouses et filets avec des graines du *Lolium perenne*, ou ruy-grass, dit gazon anglais; cette plante aime la bonne terre; dans beaucoup de localités elle ne réussit qu'à force de soins et de dépenses; il est même des terrains si pauvres, qu'elle n'y réussit pas du tout.

[1] *Principes raisonnés d'agriculture*, t. II, p. 438.

[2] *Des moyens d'amender le sol*, p. 98.

[1] *Agriculture du département du Nord*, p. 101.

[2] *Des moyens d'amender le sol*, 1837, p. 99.

J'ai observé, dans mes excursions, deux plantes qui, dans les terrains légers, pourraient remplacer le ray-grass. Celui-ci, ne réussissant pas dans les endroits ombragés, les bosquets, etc., pourrait être remplacé avantageusement par la canche flexible (*Aira flexuosa*), qui croît très-bien à l'ombre dans nos forêts; elle a les feuilles fines, d'un beau vert, est très-vivace, réussit, prospère dans les terrains les plus légers, sur les montagnes, etc. Une fois établie, elle pourrait durer longtemps, car elle est d'une nature très-vivace; il suffirait de la tondre ou faucher une seule fois: j'ai la certitude qu'elle se maintiendrait bien vert tout l'été sans aucun secours d'arrosements. Ainsi, cette plante pourrait être semée avec avantage dans les bosquets ombragés.

Une autre plante non moins méritante est la fétuque des brebis (*Festuca ovina*), qui réussit si bien dans les endroits secs et arides; elle a le feuillage aussi vert et aussi fin que la canche flexible, elle est également vivace, et pourrait remplacer le ray-grass dans les terrains arides très-accrés.

DUVAL,

Jardinier à la ferme de Haut-Chaville, près
Virolay et Meudon.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

AGRICULTURE. — Le vieil adage, "ce qui est un aliment pour l'un est un poison pour l'autre," s'applique aux végétaux aussi bien qu'aux animaux. Les balayures des granges, par exemple, ou le fumier des moutons, détruisent certaines espèces de mauvaises herbes, bien que l'un et l'autre de ces engrais soient favorables à la croissance des plantes utiles. Le mélange de l'acide sulfurique et de la chaux produit le gypse ou plâtre de Paris, autrement le sulfate de chaux, qu'on sait être un engrais puissant. Le principal ingrédient de l'acide sulfurique est le soufre; et le soufre, en quantité convenable, est, dit-on, un engrais pour la vigne, et un préservatif contre les insectes qui l'infectent. Les sels qui contiennent du soufre, comme les contrées volcaniques, produisent de belles vignes, en conséquence, suppose-t-on, de cet ingrédient. Le

sel en substance, ou une forte solution saline, détruit les mauvaises herbes; mais on le dit un bon engrais pour le chanvre, l'asperge, etc., quand on l'emploie convenablement. Il pourrait se faire que des solutions de soufre et de chaux fussent trop fortes, ou qu'elles fussent appliquées aux vignes en trop grande abondance; mais comme ces deux substances sont des engrais; (ou un aliment pour les plantes,) on ne doit appréhender aucun mauvais effet de leur usage modéré. Les plantes comme les animaux peuvent être surchargées d'aliments, et détériorées ou détruites par une nourriture qui, donnée avec plus d'épargne, aurait produit des effets salutaires. — Traduit du *New England Farmer*.

INVENTIONS AMÉRICAINES. — NOUS AVONS devant nous le registre de tous les perfectionnements dans les arts libéraux, mécaniques et industriels, inventés dans les États-Unis, et enregistrés au bureau des patentes (ou brevets d'invention) depuis 1793, époque où fut passé la première loi à ce sujet. Ce registre se trouve dans un document transmis au Congrès l'hiver dernier, par le secrétaire d'état, et contient une liste de six mille inventions, produit de la sagacité américaine, dans l'espace de trente-six ans; durant cet période de temps, la charrue a éprouvé cent vingt-quatre perfectionnements; cent dix-neuf fileaux, ou moulins à battre les grains, ont été inventés; le grand problème de l'extraction du beurre, de la crème sans fatigue pour l'opérateur, a été résolu de quatre-vingt différentes manières par les inventeurs de quatre-vingt barattes; et il a été loisible à la blanchisseuse de faire choix entre cent vingt-trois machines à laver; cent vingt-cinq machines ont été inventées pour la fabrication des clous; le nombre des nouveaux rouets, ou machine à filer, excède cent; celui des améliorations dans les métiers pour la fabrication du coton est de soixante-treize; la manufacture des chapeaux a été perfectionnée de quarante-trois manières différentes; le nombre des nouvelles machines à vapeur excède cent; et celui des poêles est à peu près le même; on a trouvé quarante-deux nouvelles manières de fabriquer les peignes, dans lesquelles est comprise, à ce que nous présumons, l'invention ingénieuse de les couper par

une seule opération en toutes sortes de figures; il a été inventé trois nouvelles machines pour peler les pommes, et trois grils. Les étuis à canifs, les rasoirs, les bretelles, ont aussi subi plusieurs perfectionnements. Une invention a été brevetée sous le nom de "puissance de chien," et une troisième destinée à un usage domestique utile a reçu le nom d'Inacmagalactophorus. — Traduit d'un journal américain de 1830.

RECETTE POUR GUÉRIR LES CHEVAUX DE LA MALADIE APPELÉE HEAVES OU TRANCHÉS. — Prenez pour un cheval une livre et demie de bon giagembro pulvérisé; donnez-lui en deux cuillerées par jour, une le matin, une autre le soir, mêlée avec du son de froment. Cette recette s'est vendue à cinq schelins à East-Ward, où l'efficacité du remède a été reconnue par la guérison prompte et certaine, dans plusieurs cas, de heaves ou tranchées opiniâtres.

REMEDE POUR GUÉRIR LES MOUTONS EMPOISONNÉS. — Mettez une poignée de beau sel dans la botte du mouton ou de l'agneau empoisonné, et tenez-la lui fermée jusqu'à ce qu'il en ait avalé une quantité suffisante, ou faites lui avaler de l'eau dans laquelle vous aurez fait fondre une bonne cuillerée de sel. La guérison est prompte et assurée. Un fermier qui, depuis plusieurs années, s'est servi de cet antidote, n'a jamais perdu un mouton ni un agneau depuis.

MOYEN DE CONSERVER LES ŒUFS. — Depuis longtemps il est reconnu que les œufs se conservent parfaitement bien pendant dix mois dans l'eau de chaux; on a trouvé un moyen plus efficace pour les conserver plus longtemps, c'est de les mettre dans une dissolution d'hydrochlorate de chaux (trente grains de sel par chaque litre d'eau); on les tient toujours couverts d'eau dans un endroit frais; on en a conservé de cette manière pendant un an, aussi frais que s'ils venaient d'être pondus. On assure que le sulfate de fer a la même propriété conservatrice.

ARROSEMENT DES PLANTES. — Des expériences nombreuses et qui ont eu un entier succès, ont prouvé que les plantes potagères, cultivées en plein terre sans fumier ou autre engrais, mais qu'on avait le soin

d'arroser régulièrement avec de l'eau dans laquelle on avait fait dissoudre de la soude, y croissaient aussi vigoureusement et étaient de beaucoup meilleure qualité que les plantes élevées dans des terrains très-fumés. La proportion de la soude est d'un kilogramme pour une feuille d'eau.

NOTICE SUR LE MOYEN DE CONSERVER LA VIANDE DE BŒUF. — Un habitant de la campagne, pour qui une tranche de bœuf n'est pas un mets de tous les jours, a appris par la nécessité à conserver la viande; art inconnu dans les villes, à cause de la facilité que l'on a de s'approvisionner chaque jour; mais c'est un secret aussi précieux que celui de conserver la venaison, si estimée des amateurs en Angleterre. On se propose ici de le faire connaître.

Une tranche de bœuf n'est jamais bonne à manger qu'au bout de huit jours. Si on suspend une pièce de bœuf par une corde à un cloz ou crochet dans un cellier ou une cave sans humidité, de manière à ce qu'elle ne touche pas la muraille, elle se conservera dans les plus grandes chaleurs de l'été un et deux mois sans un grain de sel, et en hiver elle se conservera de huit à dix semaines. Il y a quelques années, un Américain en a gardé pendant deux mois, en s'améliorant constamment jusqu'à la fin, et il ne doutait point qu'elle ne fût encore devenue meilleure, s'il l'eût gardé un mois de plus. Personne, à moins d'en avoir fait l'expérience, ne peut croire combien elle gagne en tendresse et en saveur, en la gardant un espace de temps convenable: elle est sans contredit beaucoup plus saine que le bœuf nouvellement tué, qui est dur et coriace, dont la pénible mastication peut occasionner la dyspepsie chez les uns, et chez les autres des fièvres bilieuses. À ce qu'assurent nos médecins des villes. L'auteur de cette notice recommande donc à tous ceux qui habitent la campagne ou la ville de garder la viande de bœuf aussi longtemps que possible; persuadé que lorsqu'ils en auront fait l'épreuve, ils n'aimeront pas plus à manger la viande fraîche de bœuf, qu'ils ne seraient disposés à manger une tranche abissyonienne avec un assaisonnement de castorier. — Traduit d'un journal américain.

Montréal.

JOURNAL D'AGRICULTURE

ET

PROCÉDÉS

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU B.-C.

MONTREAL, NOVEMBRE, 1848.

LA LÉGISLATURE ET L'AGRICULTURE.

Depuis que ce journal existe, nous n'avons presque jamais cessé de parler en faveur des secours à accorder à l'encouragement de l'agriculture. Nous nous sommes souvent élevé contre l'apathie d'une certaine partie de notre population pour les améliorations agricoles. Nous avons fait voir combien nos cultivateurs marchaient peu vite en comparaison des progrès et de l'avancement de l'agriculture chez nos voisins les Américains. Nous avons recherché la cause de cet état arriéré ; nous nous sommes demandé à qui le pays pouvait reprocher cette infériorité agricole.

Nous avons entendu des gens nous dire que cela était dû à notre position gouvernementale et coloniale ; que le même état (triste état !) n'existerait point si le Canada se trouvait placé sous tel code de lois, tel gouvernement qu'on a bien voulu nommer de bienfaisant et de modèle sans égal.

Nous ne nous arrêtons pas à considérer si cet avis est bien fondé ; cela nous entraînerait dans une discussion politique, et notre journal doit se tenir en dehors des partis et n'avoir d'autres vues que l'amélioration et les progrès de l'agriculture parmi nous. Cela ne nous empêche pas néanmoins d'avouer que nous ne sommes nullement enclin à adopter la raison avancée plus haut.

Nous sommes au contraire porté à croire que notre position actuelle en agriculture

doit être attribuée en grande partie et presque entièrement à la non-action de la Législature Provinciale. Les Représentants du peuple ont, si l'on veut, de tous temps parlé au long de l'infériorité agricole du Canada ; ils se sont prononcés en faveur de mesures qui selon eux devaient changer la face du pays sous ce rapport, le régénérer en un mot. Mais quand il s'est agi d'en venir à l'exécution, nous sommes obligé de le dire, les essais ont été infructueux, et les mesures adoptées à peu près inutiles. Nous ne rechercherons pas la cause de cette non-réussite ; cela est entièrement du domaine de la politique, et d'ailleurs l'histoire saura avec son impartialité donner à chacun sa part de blâme en cette matière.

Ce qu'il nous reste à faire aujourd'hui, c'est d'examiner où nous en sommes et ce que nous avons à faire pour la suite. — Ici, nous nous permettrons de faire une petite digression et de répondre à une objection qu'on nous a déjà faite plusieurs fois : On nous a dit en effet : " Pourquoi ne préchez-vous pas davantage les améliorations, et pourquoi à cet effet ne suggérez-vous pas plus l'introduction parmi nous de telles plantes, telles machines, tels procédés, etc. ? " Nous répondons que, de même que dans la construction d'un édifice on ne doit pas commencer par le toit, de même en agriculture nous devons commencer par la base. Si ceux à qui nous nous adressons et de qui nous attendons les améliorations et les progrès, continuent à croire que tout ce que nous leur suggérons est inutile, et qu'il est bien mieux pour eux de continuer à cultiver comme nos bons vieux aïeux du temps de Louis XV, à quoi nous servira de leur dire que telle plante est très-profitable et même plus que la patate ou tel autre légume qu'ils cultivent ? à quoi nous servira de leur parler des avantages qu'offrent de nouvelles charrues ou d'autres instru-

ments d'agriculture ? A rien du tout ; nous perdrons notre temps et nos peines, et nous en serons quitte pour retarder les progrès de quelques années de plus. Nous croyons donc que c'est mal envisager la chose que de vouloir de nous une pareille ligne de conduite. Il nous semble plus logique de convaincre nos cultivateurs de l'utilité, de la supériorité de tels procédés, de telles machines, de telles plantes, et cela en leur montrant ce que l'on a fait ailleurs, et en ayant surtout l'action de la Législature.

Nous disons : l'action de la Législature. Cela nous rappelle la phrase suivante qui se trouve dans une des dernières livraisons d'un journal d'agriculture français :

“ Les événements politiques, dit-il, qui ont changé l'état des choses en France, ont poussé le gouvernement à se préoccuper vivement des intérêts de l'agriculture, et il est certain aujourd'hui que tous les esprits sont convaincus que, jusqu'ici, le laboureur n'a pas été protégé comme il mérite de l'être.”

Cette réflexion, il nous semble, est parfaitement applicable à notre pays. Le gouvernement du jour a vu qu'il n'avait pas le pouvoir pour lui seul et qu'il devait l'employer au bien être et à la prospérité des populations, placées plus spécialement sous sa surintendance et ses soins paternels. C'est pour cela qu'il a signalé le commencement de son existence par des mesures favorables à la masse des habitants de ce pays ; nous voulons dire, les cultivateurs. Grâce à l'élan donné par quelques citoyens zélés, à la tête desquels nous devons placer M. O'Reilly, nos populations ont compris dès le premier abord qu'il leur importait de ne pas continuer la politique agricole qu'elles avaient suivie depuis les premières années de l'établissement du pays. Elles se sont aperçues que ce n'était pas leur avantage sous tous les rapports de continuer à se tenir les unes contre les au-

tres, sans vouloir jamais s'éloigner du grand fleuve ni perdre de vue le clocher de la paroisse. Elles ont accepté avec joie la pensée du Missionnaire de Sherbrooke, qui, leur indiquant les vastes contrées de l'Est, leur prédisait qu'en les établissant elles préparaient au pays une prospérité, une abondance et une importance qu'il n'avait pas encore eues. Dès cet instant, l'enthousiasme du peuple n'a plus eu de bornes, on s'est organisé de tous côtés pour amener bientôt l'établissement des terres des townships.

Cet enthousiasme et cet ardeur étaient bien louables et bien patriotiques, mais à peu près stériles sans l'action du gouvernement. Celui-ci l'avait compris, et bientôt par son secours et son aide les terres incultes de l'Est recevaient une immigration pleine d'énergie et d'espérance. C'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas encore assez.

Il faut aujourd'hui que le gouvernement vienne au secours de l'agriculture de tout le pays ; il faut que par quelque moyen il place sous ce rapport le Canada dans une position d'égalité avec les pays voisins. Nous sommes certain que nos législateurs ne refuseront pas de se rendre à la demande que les ministres pourront leur faire pour venir en aide à l'agriculture. Ils se souviendront en effet, “ qu'il est certain aujourd'hui que tous les esprits sont convaincus que, jusqu'ici, le laboureur n'a pas été protégé, comme il mérite de l'être.” Ils n'oublieront pas non plus que le premier devoir des législateurs est de fournir l'éducation au peuple. Nous n'entendons pas dire ici que le peuple n'ait rien à faire pour être instruit ; bien loin de là. Mais ce que nous voulons dire, c'est que la Législature doit fournir aux populations les moyens de faire des progrès, de se mettre au niveau du siècle, en un mot de s'instruire. Le mot “instruire” ne signifie

pas seulement l'éducation collégiale ; mais il signifie encore l'éducation agricole qui doit aller de pair avec l'éducation qui se donne dans nos écoles actuelles dans les campagnes.

Cela posé, on nous demandera sans doute ce que doit faire la Législature pour parvenir à un but aussi désirable ; nous allons le dire.

D'abord encourager l'éducation proprement dite au sein du peuple des campagnes. Or, après les écoles élémentaires, le meilleur mode de généraliser l'éducation, c'est la publication des journaux d'agriculture. Un journal d'agriculture, qui ne coûte que quelqueschelins, doit pénétrer partout. Il parle d'éducation élémentaire, il parle des progrès de l'agriculture, il fait voir les défauts de celle du pays, il suggère de nouvelles méthodes, des améliorations de diverses sortes, et familiarise ainsi le peuple avec l'idée des innovations qu'il aurait rejetées sans cela avec le plus grand mépris. Pour obtenir la publication de ces journaux, il faut que ceux qui en ont le soin et les peines puissent ne pas y perdre leur argent, et qu'ils aient par là suffisamment pour leur assurer l'existence. Or, il ne faut pas se le dissimuler, le journal français d'agriculture établi depuis onze mois, est incapable de se soutenir seul, 1o. parce que les abonnés ne se donnent pas la peine de payer leurs contributions, 2o. parce que la Législature n'en aide pas la direction. Que nos législateurs fassent un octroi annuel à cet effet, et le Journal vivra. Car, outre que cet octroi devra au moins couvrir une partie des dépenses, ce sera pour la direction du Journal une grande force morale. La direction pourra alors dire, sans crainte d'amener la chute du Journal : " Il n'y aura que ceux qui paieront qui recevront." De cette manière, on pourra conserver au pays

une publication, qui, au dire de toute la presse, est fort importante et fort utile.

Un second moyen pour la Législature d'encourager l'éducation agricole parmi nous, c'est d'établir des fermes-modèles. Si le trésor provincial est trop pauvre pour supporter plusieurs fermes-modèles, au moins qu'on en établisse une ; ce sera un commencement ; et ainsi si l'on ne produit pas tout le bien possible, on en produira au moins quelque peu. Car c'est une chose maintenant reconnue que la ferme-modèle est éminemment calculée à donner au peuple agricole une idée avantageuse des divers progrès et améliorations faits dans les différentes branches de l'agriculture. Nous supposons ici une ferme-modèle bien conduite ; car si un pareil établissement devait être dirigé et soutenu avec négligence et sans expérience, nous demanderions en grâce de n'en pas établir du tout. La raison de cela est bien simple : un établissement mal conduit ferait plus pour encourager le cultivateur dans son ignorance que ne pourraient le faire les hommes les plus rétrogrades.

Nous aurions bien encore plusieurs autres moyens à suggérer ; mais nous pensons que ce sont là les deux principaux. Aussi y attirons-nous l'attention spéciale des membres du Parlement, et de tous nos confrères de la presse française et anglaise. C'est là un sujet qui intéresse trop notre beau pays pour qu'il ne reçoive pas la considération la plus sérieuse des hommes qui sont à même de procurer son avancement et sa prospérité.

Dans tous les cas, quelles que soient les idées et les vues de nos législateurs, nous espérons qu'ils ne passeront pas ce sujet sans s'en occuper, et que s'ils ne peuvent pas venir grandement en aide à l'agriculture canadienne, ils lui donneront au moins tout l'appui, toute la protection et tout le secours qui seront en leur pouvoir.

LA COLONISATION.

Il n'y a pas qu'en Canada où l'on s'occupe de la colonisation. Les Etats-Unis qui sont si riches et si prospères travaillent tous les jours à l'établissement des terres incultes; l'Angleterre envoie en Amérique et dans l'Australie son surplus de population, afin de lui donner l'aisance et le bonheur qu'il n'a pas sur la terre de sa naissance; et sans parler des autres nations du continent européen, voilà la France qui entre dans la même voie avec des idées larges et patriotiques, et avec une énergie et un courage dignes des plus grands éloges. Il s'agit de coloniser les vastes contrées de l'Algérie, sur le continent africain. Les Français s'inscrivent par milliers et ils quittent la France pour aller par de là les mers s'adonner à l'agriculture et à l'industrie en général. Lorsque nous voyons ainsi des milliers d'individus s'expatrier pour avoir une terre à eux et se livrer aux travaux agricoles, quelles réflexions ne devons-nous pas faire, nous Canadiens, qui avons à quelques lieues de nos villes des contrées immenses, situées sur le sol de la patrie et prêtes à nous donner l'abondance et la prospérité? Nous devons certainement nous dire que nous serions grandement coupables, si, par notre apathie et notre manque de courage et d'énergie, nous laissons ces vastes terres incultes et improductives; nous serions grandement coupables, si, pouvant à peine vivre au sein de nos villes et de nos campagnes, nous refusions de nous diriger vers les townships et de nous y adonner à la noble occupation de l'agriculture. Il ne s'agit pour nous que d'un petit voyage dans notre propre pays, tandis que pour les Français il s'agit d'une expatriation complète.

Afin de donner à nos lecteurs une idée de l'enthousiasme et des sentiments des Français en faveur de cette colonisation

de l'Algérie, nous reproduisons quelques-unes des paroles du général de Lamoricière adressées aux premiers colons qui se sont dirigés vers l'Algérie. Ces paroles, nous les adressons en grande partie à nos colons des townships et à tous ceux qui voudront les imiter; ils comprendront par là que si les pays à coloniser sont différents, les sentiments sont les mêmes dans tous les pays. Voici les paroles de M. de Lamoricière :

“ Chers concitoyens, au moment où vous quittez Paris pour aller chercher par de là les mers cette France nouvelle qui vous attend, je viens vous apporter les vœux du gouvernement de la République pour le succès de votre entreprise, qui est celle de la patrie tout entière. La colonisation de l'Algérie est la grande chose, la plus grande peut-être que la France ait à entreprendre de nos jours. C'est l'entreprise du pays tout entier, car vous êtes ses enfants, et il vous suivra d'un œil plein d'intérêt et de sollicitude au milieu de ces plaines qu'on va vous partager; c'est l'entreprise du pays tout entier, car les millions qui doivent assurer votre bien-être et celui de vos familles, ce sont les représentants de toute la France qui les ont votés; ils sont fournis par l'impôt que paient tous vos concitoyens; c'est le sacrifice de ceux qui possèdent à ceux qui ne possèdent pas, pour assurer leur avenir par la propriété. Le gouvernement de la République connaît toutes vos souffrances, toutes vos douleurs, permettez-moi de dire toutes vos misères. Depuis longtemps il est fermement décidé à y porter un remède; mais ce qu'il veut, c'est un remède efficace, durable, définitif; pour ceux-là du moins qui voudront chercher l'aisance par les seules voies qui puissent y conduire, le travail et la moralité. Ce n'était point un remède que ces travaux factices auxquels un grand nombre d'entre vous ont peut-être été employés; ils épuisaient le trésor, sans qu'on

pût apercevoir une limite aux sacrifices qu'ils imposent. L'activité reviendra sans doute à la plupart de ces industries qui vous donnaient jadis un salaire ; mais, croyez-moi, le luxe de la monarchie et tout ce qui gravitait autour d'elle ne reviendra pas de longtemps, s'il doit jamais revenir. C'est à la terre aujourd'hui qu'il faut aller demander une existence moins incertaine, et qui soit assurée contre les fluctuations du commerce de luxe et les excès de la concurrence. Les travaux que vous allez entreprendre seront durs et pénibles ; ils seront pour vous une rude épreuve ; mais les champs que vous allez défricher sont fertiles, ils seront à vous ; les fruits qu'ils produiront, vous n'aurez point à les partager, et vous avez la certitude d'arriver à vivre dans l'aisance avec vos familles. Dans cette vie de labour et d'épreuves, aidez-vous les uns les autres ; n'oubliez pas que la patrie a fait inscrire sur le drapeau que je vous apporte en son nom le mot de FRATERNITÉ ! N'oubliez pas ce mot sublime, que tant de gens ont à la bouche et que si peu ont dans le cœur ; qu'il ne soit pas pour vous un vain symbole : pratiquez-la cette fraternité ; qu'elle passe dans votre vie, dans vos œuvres de tous les jours."

NOS REMARQUES.

La dernière moitié du mois de septembre nous faisait craindre que le mois d'octobre ne fût mauvais, et que les cultivateurs ne pussent durant ce dernier mois faire tous leurs travaux des champs. Mais nos craintes ne se sont pas réalisées. Le mois d'octobre a été, pour l'agriculture, aussi beau que possible. Il est bien vrai que la pluie y a été très-fréquente ; mais on ne peut pas s'attendre à autre chose dans la saison pluvieuse par excellence. Aussi, le peu de rapports qui nous ont été faits nous apprennent qu'en général les

agriculteurs n'ont pas eu à se plaindre et qu'ils ont pu terminer leurs récoltes sans éprouver de pertes.

Le blé, comme on s'y attendait généralement, a été abondant, quoiqu'il ait fait défaut dans quelques localités. Quant aux pommes de terre, nous ne pouvons pas en dire autant. Elles ont été perdues dans un grand nombre d'endroits, et ne sont belles que dans quelques rares parties du pays. Aussi doit-on s'attendre que durant l'hiver et la saison suivante elles soient fort chères ; et ceux de nos cultivateurs qui ont eu la bonne fortune d'en faire une assez bonne récolte, feraient bien de ne pas les consommer eux-mêmes, mais de les vendre ; ils seront bien dédommagés du petit sacrifice qu'ils se seront imposés. Néanmoins si nous avons un conseil à leur donner, ce serait de garder de ces patates une quantité suffisante pour pouvoir l'an prochain faire leurs semences. Trop souvent nos agriculteurs se font les tributaires de leurs voisins, parce qu'ils négligent de se conserver de quoi ensemençer leurs terres, ou parce qu'ils ne prennent pas assez de soins de tenir ces grains de semences en bon état. Le meilleur moyen de s'assurer ces grains ou ces plants, c'est de choisir dans sa récolte la partie la plus saine, et ensuite de veiller à sa conservation avec autant de soins que, durant l'été, on veille à ses récoltes. De cette manière, nous sommes certain que les mauvaises récoltes seraient bien plus rares et nos cultivateurs plus à l'aise.

L'orge a été selon toutes les apparences fort productive cette année. C'est là une ressource pour le travailleur, ressource qui devrait être mise en usage plus généralement qu'on ne le fait. Nous n'entendons pas par là insinuer à l'agriculteur de s'en servir sous la forme de boissons fermentées. Au contraire, nous croyons être l'ami de l'habitant des champs, en lui disant,

après les amis de la tempérance, de s'abstenir de toutes boissons fortes; il ne s'en sentira que plus fort et plus vigoureux, et d'ailleurs sa bourse elle-même ne s'en portera que mieux.

Maintenant que voilà la saison des froids qui commencent, ceux des cultivateurs qui pourront donner à leur terre un bon labour, feraient bien de n'en pas perdre l'occasion. Cela prépare la terre pour le printemps, et contribue à lui donner plus de capacité à produire. Mais ce qui importe davantage, c'est de ne pas négliger de se pourvoir d'une bonne quantité d'engrais. Nous ne croyons pas avoir besoin d'insister sur la nécessité et l'utilité des engrais; nous pensons que nos lecteurs en sont convaincus. Néanmoins si quelques-uns d'entre eux hésitaient encore à ce sujet, nous les renverrions aux articles que nous avons publiés sur ce sujet important dans nos précédentes livraisons. Ils se convaincront alors de la vérité du dicton: *l'engrais, c'est de l'or!*

A NOS AMIS.

Les amis du *Journal d'Agriculture* voudront bien nous faire tenir promptement le montant de leurs souscriptions pour l'année courante. Que nos abonnés de Montréal veuillent bien tenir leurs cinqchelins prêts; car nous ferons collecter entre les 5 et 15 courant.

➤ Nous attirons l'attention spéciale de nos lecteurs à la *Note sur les pommes de terre* qui se trouve sur la première et la seconde pages de la présente livraison.

Nous leur recommandons aussi particulièrement l'article sur la *Composition des terres*. C'est un excellent article dont la longueur ne doit pas effrayer, et qui peut être fort utile.

Quant aux *Stimulants-végétaux*, nous ne croyons pas avoir besoin d'en parler; le titre seul devra engager à lire cet article.

➤ Nous donnerons, dans notre prochain numéro qui terminera le volume, un tableau faisant voir la valeur des mesures françaises, et rendant ainsi plus propres au pays les articles publiés dans les douze livraisons.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous trouvons dans les journaux français la liste suivante de nouveaux ouvrages relatifs à l'agriculture :

Du Delta du Rhône et de son amélioration au moyen de la culture du riz; par Hippolyte Peut; in-8. de 5 feuilles.

Technologie des engrais de l'Ouest de la France. Etudes chimiques, agronomiques et commerciales sur leur analyse, leur fabrication, leur emploi et leur vente; par Ed. Moride et Adolphe Bobierro; in-8. de 22 feuilles et demie. — Prix: 5 fr.

Leçons de chimie agricole, professées en 1847 par F. Malaguti, professeur de chimie à la faculté des sciences de Rennes; grand in-8. de 13 feuilles. — Prix: 4 fr.

Mémoire de l'introduction en France des alpacas et des lamus de l'Amérique du Sud, par la voie d'association départementale; par Eugène Rühl et Barthélemy Lappommeraye; grand in-8. de 16 pages.

Manuel des constructions rustiques, ou guide pour les constructions rurales; par de Fontenay (ouvrage couronné par la Société nationale et centrale d'agriculture); in-18. de 7 feuilles avec planches. — Prix: 3 fr.

Dialogues populaires sur le droit rural; par Jacques de Valsarres; in-18 de 9 feuilles. — Prix: 60 c.

Traité des amendements et des engrais; par Joigneaux, représentant du peuple; in-16 de 5 feuilles. — Prix: 75 c.

Traité des arbres et arbustes que l'on cultive en pleine terre en Europe et particuliè-

rement en France; par Dulaamel du Monceau; 7 vol. in-fol. de 250 à 350 pages chacun, imprimés par Didot aînés, et enrichis de 300 planches gravées par les plus habiles artistes, d'après les dessins de Redouté et de Bessu. — Prix: figures colorées, papier jésus velin, au lieu de 5,300 fr., 150 fr.; et papier carré velin, au lieu de 2,100 fr., 350 fr.; figures noires, papier carré velin, au lieu de 775 fr., 200 fr.

DES COQUILLES ET FALUNS. — Les écaillés d'huîtres, celles de tortues, les enveloppes de limaçons et tous les corps de même nature sont composés en très-grande partie de carbonate calcaire. Les révolutions du globe ont amené autrefois les eaux sur toute sa surface, et il en est résulté des amas ou dépôts souvent considérables de coquillages fossiles que l'on appelle *marne, coquillière ou falun*.

L'emploi de cette matière a les mêmes propriétés que l'emploi de la marne; le falun est même préférable; mieux que la marne, il peut servir d'engrais, puisqu'il renferme des matières extractives animales dont le contact de l'air, l'humidité et la chaleur déterminent la décomposition.

Ces matières, s'emploient absolument comme la marne. Dans quels cas convient-il d'employer les marnes ou faluns, dans quels cas la chaux est-elle plus utile? La réponse à cette question est facile. D'abord il n'y a pas à balancer quand le calcaire est éloigné et les transports difficiles; la chaux doit être préférée; elle est plus légère, car elle est privée par la cuisson de cinquante pour cent d'acide carbonique que l'air lui rend facilement, et en outre d'une grande proportion d'eau qu'elle retrouve également dans le sol. Mais lorsqu'on n'a pas sous la main de la craie assez riche pour la convertir en chaux, lorsque la chaux est chère à cause de la cherté du bois ou du charbon qu'on emploie pour la cuire, lorsqu'il faut donner à la terre une certaine quantité d'argile, ou enfin lorsqu'on ne veut pas faire les avances nécessaires pour acheter la chaux, les marnes ou falunages conviennent également bien.

LE JOURNAL D'AGRICULTURE. — Nous ne saurions trop engager nos compatriotes de la campagne à souscrire à cette publication éminemment utile. Ils n'ont qu'à considérer les dépenses que la province et que les citoyens les plus considérables des villes font, afin d'améliorer notre agriculture, d'augmenter la somme de nos produits et d'en améliorer la qualité, pour se convaincre de l'utilité d'un journal qui signale périodiquement les améliorations qui se font chaque jour en Canada et ailleurs, dans les diverses branches de l'agriculture. Ce qui est cause que les publications les plus utiles végètent dans ce pays, c'est qu'elles ne sont pas suffisamment patronisées d'abord, et ensuite que la liste des abonnés qui paie est toujours moins considérable que celle des abonnés qui ne paient pas. On nous assure que tel est le mal dont se plaint la rédaction de cette utile publication, le *Journal d'Agriculture*, qui, ne coûtant qu'une piastre, devrait se trouver chez tous nos cultivateurs. — *Journal de Québec.*

CORRESPONDANCE.

ÉCONOMIE AGRICOLE.

Considérations sur les moyens à employer pour encourager l'agriculture en Canada.

M. le Rédacteur,

L'agriculture est assurément la base fondamentale de la prospérité du Canada. Le grand nombre de bras qu'elle occupe, l'importance de ses produits, l'étendue des avantages à recueillir des diverses améliorations dont elle est susceptible, tout s'unit pour lui assigner le premier rang parmi nos industries, et faire au gouvernement un devoir de ne rien négliger pour en seconder le développement.

Comme toutes les autres industries, l'agriculture n'a que deux moyens assurés de bien-être et de développement, les capitaux et les connaissances. Or, il n'est pas donné au gouvernement de créer et de mettre aux mains des cultivateurs les capitaux dont l'emploi leur permettrait de tirer le meilleur parti du sol qu'ils exploitent. Tout ce qu'il peut faire, c'est de travailler à étendre et fortifier l'instruction agricole, à vivi-

flor, à développer l'esprit d'entreprise et de perfectionnement, et cette tâche importante, la seule qu'il puisse remplir avec succès, il est plus désireux que jamais d'en presser l'accomplissement.

Parmi les moyens généraux indiqués comme les plus propres à répandre en Canada les lumières et l'instruction dont l'agriculture a besoin, voici les plus importants : faire enseigner les principes élémentaires de l'agriculture dans les écoles primaires des campagnes ; multiplier, en les favorisant, les sociétés d'agriculture ; établir des comices agricoles et des fermes-modèles.

Sans contredit, ces moyens sont bons ; mais tous ne peuvent être employés partout dès à présent ; et il est permis de douter qu'ils soient également aptes à conduire promptement au but qu'il faut se proposer.

Co serait un immense service à rendre à l'agriculture que d'en faire enseigner les principes élémentaires dans les écoles primaires des campagnes. Tel est l'usage suivi dans beaucoup d'états de l'Allemagne, et de la France, et l'expérience en a prouvé toute l'efficacité. Malheureusement le Canada manque de maîtres en état de se charger d'un enseignement qui demande des études assez fortes, et elle n'en trouvera que lorsque des écoles normales primaires en auront formés.

Quant aux comices agricoles, ils ont une utilité plus directe. En appelant les hommes du métier à conférer sur l'état de la culture, à stimuler par des éloges et des récompenses les perfectionnements entrepris, ils impriment aux esprits un mouvement heureux, une activité bienfaisante. Mais ce sont des réunions trop passagères pour satisfaire tous les besoins de l'instruction rurale ; et ce n'est d'ordinaire qu'autant qu'il se rencontre dans leur sein des hommes assez éclairés pour en bien diriger les travaux que les comices répondent complètement au but de leur institution.

De tous les moyens de faire avancer l'agriculture, le plus sûr, le plus puissant, c'est l'établissement de fermes-modèles bien conduites, où les jeunes gens qui se destinent aux carrières rurales viennent chercher une instruction à la fois théorique et pratique qu'ils ne sauraient trouver ailleurs aussi complète. Les avantages in-

hérens à l'existence des fermes-modèles ne sont pas recueillis seulement par le petit nombre de ceux qui vont y terminer leur éducation agricole : la force des choses y fait participer le reste de la population. A mesure que les élèves qui en sortent s'établissent dans les campagnes, ils mettent en pratique les leçons qu'ils ont reçues ; et comme les succès qu'ils obtiennent engagent à imiter les procédés dont ils font usage, leurs exploitations deviennent pour le voisinage de véritables foyers d'enseignement.

En vous entretenant, M. le rédacteur, des divers moyens proposés ou adoptés pour l'enseignement de l'art agricole ; en vous en signalant le mérite respectif, mon but est d'appeler votre attention sur ceux qui, tout en y étant praticables, produiraient le plus d'effet dans le pays. Quelle que soit la supériorité que paraissent avoir les fermes-modèles, leur établissement présente trop de difficultés pour qu'il soit présumable qu'il s'en fonde prochainement en grand nombre ; et il importe d'assurer aux subventions qui pourraient être accordées par la législature, l'emploi le plus conforme aux besoins réels des localités.

UN AMI DU PROGRÈS.

Montréal, 30 octobre 1848.

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

New-York, 16 octobre 1848.

Monsieur, — Je vous ai promis quelques lignes ; pour cette fois au moins je tiens ma parole, et de tout je vous envoie un mot.

L'*American Institute*, comme on l'avait annoncé, a rouvert les portes du Castle Garden aux produits de l'industrie indigène. Cette institution, déjà vieille de vingt-et-un ans, s'est donné pour mission de favoriser le talent indigène en le soumettant, par l'exposition, à la comparaison et à la lutte, et de récompenser en le récompensant. Richement soutenue, par les recettes annuelles, qui doivent être énormes, qu'elle prélève sur la curiosité publique ; au concurrent le plus heureux elle décerne une médaille d'honneur, au premier accessit, elle accorde un diplôme. On est ainsi parvenu, d'affiches en affiches, de couronnes

en couronnes, d'année en année à forcer l'attention publique, à réveiller le goût et l'esprit de rivalité bien placé parmi les industriels.

Toutes les inventions du génie américain, machines, chenestérie, articles de nouveautés et de luxe; les fleurs, les végétaux, que recommandent leur grosseur fabuleuse ou leurs qualités rares; des pianos magnifiques, pompes à feu, presses à vapeur au dernier mode, encombrement la salle circulaire du Castle Garden, l'une des plus vastes de New-York.

On voit, à l'entrée, deux omnibus d'un travail infini et d'une richesse impériale. Les batailles-victoires des campagnes du Mexique embellissent l'intérieur et le dedans du véhicule. Fortunés Américains! plus heureux cochers, qui recueillent les fruits du triomphe et promènent, d'un bout de Broadway à l'autre, leur facile victoire.

Puis un nombreux rassemblement de calorifères, combinant les principes de salubrité et de chaleur, à degrés différents et à formes les plus variées. Je n'ai rien découvert, après examen, qui pût remplacer, efficacement pour les maisons particulières, le poêle dont on se sert actuellement en Canada, ou répandit, au sein des bâtiments publics, plus de confort et d'élegance que les poêles simolenski.

Une chaloupe de sauvetage, semblable à celle qui enleva la mort, grâce à l'impétuosité du matelot Jérôme, une partie des passagers de l'*Ocean Monarch*.

Un rail-way-modèle de la route aérienne qu'un ingénieur, M. T. Randel, veut construire au-dessus de Broadway.

Je n'entreprendrai pas une nomenclature égayée par une description; la série des objets est trop longue; et ma revue, dérobée au labeur, trop rapide. Je me restreins à vous esquisser le caractère général et dominant de l'exposition.

Les beaux arts, à ce congrès industriels, n'avaient pas envoyé de représentants: la plupart des tableaux qu'on y exhibe portent une apparence de médiocrité manifeste. N'allez pas, me dit un jeune artiste mon ami, condamner, d'après ces chétifs spécimens, la peinture américaine en bloc, elle rougit de ces caricatures.

Mais au milieu de cette réunion incongrue d'objets qui se massent ici, se grou-

pent là, surnage un fuit qui saute aux yeux: la valeur du temps. On paraît profondément convaincu, de ce côté des lignes, que le temps c'est de l'argent et que ménager le temps comme un trésor, le bien distribuer, c'est encore de l'argent. Je me justifie.

Vous ne sauriez compter les instruments qui abrègent, ou suppriment entièrement le travail manuel de l'homme, les instruments domestiques, les instruments agricoles; je les appellerais volontiers machines à tuer le temps. Les voitures destinées au transport des produits agricoles ont, aux Etats-Unis, trois fois au moins la dimension de la charrette mesquine en usage parmi nos habitants. Imaginez l'économie de chevaux, de temps d'espace, de moins que ces machines et ces véhicules agrandis réalisent.

Insistez avec moi, monsieur, en remplissant votre double tâche, sur cette vérité importante, mais négligée, la valeur du temps.

Hâtons l'introduction de ces instruments de progrès et de prospérité dans nos campagnes; de quelle utilité ne seraient-ils pas dans les nouveaux établissements sur tout; car ces machines, aux corps de fer, ne se reposent pas, ne se fatiguent pas, ne mangent pas, ne sont assainées que de mouvement et de travail. Il y en a de toutes les sortes, de tous les prix, de toutes les forces, propres à éplucher le maïs, battre le blé, hacher la paille, arracher les souches, etc. etc. La Société d'agriculture du Bas-Canada devrait, s'il est possible, réunir dans son dépôt de grains, etc., ces diverses innovations, afin de faire palpable aux intéressés l'avantage incontestable qu'ils en retireraient.

GEORGE (typographe.)

M. LAMARE-PICQUOT ET LA PICQUOTIANE.

Nous trouvons dans le *Courrier des Etats-Unis* l'article suivant qui devra fort intéresser nos lecteurs, vu qu'il s'agit de trouver un substitut à la pomme de terre qui maintenant manque chaque année parmi nous:

“ Le savant et infatigable voyageur.

français, dont le nom et les travaux sont déjà connus de nos lecteurs, vient d'arriver à New-York au retour d'une excursion nouvelle, entreprise au printemps dernier entre le Missoumi et le haut Mississipi, et destinée à compléter la belle et utile découverte dont il veut doter l'agriculture et l'alimentation européennes.

"C'est à l'automne de 1846, nous croyons l'avoir dit, que remontent les premières recherches de notre compatriote au sujet de la plante farineuse à laquelle il a donné son nom. M. Lamare-Picquot arrivait alors à Québec, après quatre années de fatigues et de dangers, consacrées à parcourir le Haut et le Bas-Canada, le Labrador, les fles Maingun, la côte des Esquimaux, Terre-Neuve, le Cap Breton, la Nouvelle-Écosse, les îles de la Madelaine et les côtes de Gaspé. En rentrant, pour ainsi dire, dans la vie civilisée, le voyageur apprit la nouvelle du fléau qui était venu fondre sur presque toutes les cultures de pommes de terre. Aussitôt, il conçut la généreuse pensée d'explorer les plaines de l'Ouest, dans l'espoir de découvrir parmi les racines dont se nourrissent les tribus sauvages, quelque produit susceptible d'être acclimaté en Europe, et d'y remplacer au besoin l'utile tubercule, dont la reproduction semblait frappée sans retour par un mal inconnu.

"Quelques mois après, M. Lamare-Picquot arrivait à New-York, emportant le précieux spécimen d'une plante farineuse, dans laquelle lui avaient semblé réunies toutes les conditions nécessaires au but philanthropique qu'il se proposait. Soumise à l'appréciation de l'Académie des sciences de Paris, la Picquotiane fit, au commencement de cette année, l'objet d'un rapport que nous avons sous les yeux, et duquel l'examen scientifique a justifié de tout point les prévisions du naturaliste-voyageur. Comme facilité de culture et de conservation, comme richesse alimentaire surtout, la nouvelle plante laisse de bien loin derrière elle le tubercule qu'elle semble destinée à remplacer. Des essais de panification avec un tiers de farine ordinaire, ont donné les résultats les plus satisfaisants. Quant à la question d'acclimatement, l'Académie ne pense pas qu'elle puisse offrir de difficulté.

"En vue de ces constatations, le rapport conclut que la découverte de M. Lamare-Picquot méritait, à tous les égards, de fixer l'attention du gouvernement, et bientôt en effet, M. Lamare-Picquot se remettait en route, avec mission du ministre de l'Agriculture, de compléter les recherches si heureusement commencées en 1846, et de rapporter en France tous les éléments nécessaires à un essai définitif.

"M. Lamare-Picquot arriva en juillet dernier sur les bords du Mississipi, où il rencontra l'émigration de la tribu des Winnebagoes, qui remontait vers le Nord du fleuve. Cette circonstance imprévue fut un premier contre-temps pour le voyageur, qui eut les plus grandes peines à se procurer le matériel nécessaire pour son expédition. D'autres difficultés, d'autres dangers l'attendaient bientôt. A peine engagé dans les plaines, il se trouva un milieu d'une guerre sanglante, qui venait d'éclater entre les Sioux et les Chippeways; la saison était d'ailleurs fort avancée, enfin l'année avait été mauvaise. C'est après avoir surmonté tous les obstacles, et bravé trois mois de fatigues et de périls incessants, que M. Lamare-Picquot est revenu parmi nous, avec une série nombreuse de plants, qui pourront servir aux premiers essais de culture et d'acclimatement. Si, comme tout semble le promettre, la Picquotiane réalise les espérances qu'elle a fait naître, ce sera un véritable bienfait pour l'Europe, et le nom du savant modeste qui l'aura découverte et popularisée, partagera peut-être un jour, avec celui de Parmentier, la reconnaissance et les bénédictions de l'humanité."

— 0 —

§ CULTURE DES JACINTHES. — Il n'y a pas de plante qui récompense le travail qu'on lui consacre comme la Jacinthe. Rien ne surpasse la beauté et la variété de ses couleurs et la suavité de son parfum. C'est la fleur la plus apparente et la plus éclatante du parterre et en même temps un des plus beaux ornements du salon. Il est singulier qu'une plante dont la culture est si aisée ne reçoive pas du fleuriste l'attention que lui méritent sa beauté et sa fragrance. Les collections se composent généralement d'une quantité de fleurs dégénérées et qui

son d'une seule couleur, tandis que pour quelques chelins on peut se procurer une grande variété.

La Jacinthe ainsi que la plupart des plantes de cette classe doit être plantée dans les mois d'octobre et de novembre, quand on la destine au jardin ou au parterre. Le sol doit être bon et le sommet de la bulbe enfoncé en terre de trois pouces. On peut les couvrir avec du terreau ou de la paille, du moins pour le premier hiver. Elles fleurissent de bonne heure au printemps. Quand les feuilles sont deséchées, ce qui a lieu en juillet ou en août, on peut les enlever avec soin et les garder jusqu'au moment de les replanter. Quand on destine les Jacinthes à fleurir pendant l'hiver, on les plante dans des vases remplis de terre fine et légère, qu'on entretient humide et on les expose autant qu'il est possible au soleil et à l'air. Si on les plante dans des verres, il faut changer l'eau tous les quinze jours, et se servir pour cela d'eau pure et tiède; la base de la bulbe ne doit faire que toucher l'eau.

Un moyen fort élégant de cultiver la Jacinthe est de la planter dans la mousse : prenez un vase antique ou un plat d'espèce quelconque et remplissez-le avec de la mousse, telle que celle qu'on peut se procurer sur la montagne. Plantez la bulbe de manière à ce que la mousse ne fasse que juste la couvrir, et arrosez de temps à autre la mousse avec de l'eau tiède; elle retiendra ainsi sa verdure tandis que la bulbe poussera vigoureusement. Il faut éviter l'emploi de l'eau froide qui nuit à la jeune plante. Il est bon de placer un peu de sable au fond du vase.

En suivant ces simples directions, il est au pouvoir des moins aisés de se délecter pendant un long hiver et de se réjouir du retour du printemps avec l'aspect des plus belles fleurs qui ornent la création. *Minerve.*

(Pour le Journal d'Agriculture.)

FAITS CHRONOLOGIQUES D'AGRICULTURE.

(Suite.)

1750. Les fabricants de Lyon se plaignent au gouvernement du petit nombre de mûriers cultivés en France; ils sollicitent auprès du contrôleur-général des or-

dres pour en planter le long des grandes routes et dans les îles françaises, ils demandent de faire une distribution gratuite de plants aux cultivateurs. (Ce fut seulement de 1760 à 1770 que d'après les expériences de M. Thomé, on planta de ces arbres aux environs de Lyon.)

On imprime en Angleterre des toiles de fil, de coton, et de fil et coton.

1751. Etablissement en France des ingénieurs des ponts et chaussées. L'art de la construction des chemins, perdu depuis les Romains, ressuscité par Colbert, a été porté de nos jours aussi loin qu'il puisse aller, et les plantations faites sur les routes ont ajouté l'agrément à l'utile.

Un chirurgien du Berry, nommé Brossard découvre le secret de l'agaric de chêne, dont la propriété est d'arrêter, sans ligature, les hémorragies dans les amputations, et les suites provenant de la section d'une artère.

Introduction, aux États-Unis, de la canne à sucre par quelques Jésuites français qui la plantèrent sur les terres présentes de la Nouvelle-Orléans. Mais, ce ne fut qu'entre les années 1794 à 1800, temps auquel la révolution de St. Domingue chassa des centaines de ses planteurs dans cette contrée, que la culture de la canne devint un objet de grande importance.

1752. Il se forme à Londres une société, dont le but est d'encourager les manufactures anglaises, sous le titre de société anti-gallicane; elle propose des prix pour la fabrication des étoffes qui seraient les mieux imitées de l'étranger.

1753. Institution de la société des arts et manufactures à Londres.

Fondation du muséum britannique, par Sir Hans-Sloano, baronet.

Aérolithe. Deux pierres tombent du ciel, à Pont de Veyle et à Lipons, en Bresse, lieux distant de neuf milles l'un de l'autre. Ces pierres, qui se ressemblaient parfaitement, étaient d'une couleur sombre, et ne laissaient aucun doute sur le grand degré de chaleur qu'elles avaient éprouvé. La plus grande, qui pesait 20 livres, s'enfonça de six pouces dans la terre.

Etablissement d'une académie des arts, à Dublin.

1754. Poivre, envoyé à Manille, en

rapporte cinq plants enracinés de muscadier, et des noix muscades propres à la germination ; il les remet à son retour au conseil supérieur de l'île de France.

Mairan explique ce que c'est que l'aurore boréale.

La liberté du commerce des céréales, ressuscite l'agriculture en France.

C'est vers cette époque que les premières sociétés agricoles furent établies en France sous le patronage et aux frais du gouvernement.

1755. Gallien, Français, propose de remplir un vaisseau d'un air spécifiquement plus léger que l'air atmosphérique, et d'en faire une ville flottante dans les airs.

Description géométrique de la terre, par C. F. Cussini.

1756. Helvétius, médecin français, invente les soupes économiques, appelées depuis soupes à la Rumford.

Les terres nouvellement défrichées sont exemptes de la taxe foncière pendant l'espace de vingt ans, en France.

1757. L'identité du feu électrique et de l'éclair, est démontrée par Franklin, qui invente les conducteurs métalliques, pour mettre les bâtiments à l'abri de la foudre.

1759. On permet en France la fabrication de toiles imprimées.

Vers ce temps s'établit à Jouy, près Versailles, la manufacture d'Oberkampf.

Les Anglais détournent le commerce de Surate, et s'emparent des comptoirs des Français qui s'y trouvent.

1760. Les mérinos d'Espagne, sont introduits en France, en Allemagne et en Autriche.

1761. Etablissement de la Société royale d'agriculture à Paris, et de pareilles sociétés en Bretagne, à Tours, à Orléans, à Lyon, à Limoges, à Riom, à Soissons, etc. Quelques-unes ont publié des mémoires utiles.

La France compte cette année treize sociétés agricoles et dix-neuf sociétés correspondantes.

1762. Les Jésuites de Lyon quittent le royaume, par suite de l'expulsion de leur ordre, et se retirent à Suze, en Piémont ; ils emmènent avec eux une colo-

nie d'ouvriers en soie et établissent une fabrique qui ne réussit pas.

Etablissement d'une école d'économie rurale vétérinaire à Lyon, par C. Bourgelat.

1763. Publication des familles des plantes, par Michel Adamson, botaniste.

1764. Poissonnier, médecin, invente une machine distillatoire pour dessaler l'eau de la mer. Le gouvernement français ordonne que cette machine soit établie sur tous les vaisseaux.

21 juin. Publication de la première gazette en Canada.

1765. Progrès de l'agriculture en France, protégée par les économistes.

Les mérinos d'Espagne sont introduits en Saxe et en Prusse.

Il est défendu, en France, d'enterrer à l'avenir dans les cimetières existants dans l'enceinte des villes.

Importation, en Saxe, consistant en 105 béliers et 114 brebis d'Espagne.

1766. Publication, à Madrid, de l'art de friser ou ratiner les étoffes en laine, par Duhamel du Moceau.

Le roi de Prusse fait distribuer des récompenses aux ouvriers en draps et en toiles de ses Etats, qui ont travaillé avec le plus de succès à l'amélioration des manufactures.

1767. L'abbé de la Chapelle invente un cornet de liège, auquel il donne le nom de Scaphandre, et au moyen duquel on peut se soutenir sur l'eau, non-seulement sans crainte d'enfoncer, mais en conservant dans ce fluide un parfait équilibre et l'usage de ses mains ; il en fait une épreuve publique à Paris.

Publication à Edinbourg, d'un traité sur l'agriculture.

1768. Les Russes d'Archangel forment des établissements pour la chasse dans l'île de Spitzberg.

Aérolithe. Trois pierres tombent du ciel, dans diverses parties de la France. La chute de Pune a lieu à Lucé, dans le Maine ; celle d'une autre à Aïre, en Artois, et la troisième est trouvée dans la Cotentin.

Premier voyage de Cook dans la mer du Sud, sur l'Endeavour, qui enrichit l'histoire naturelle et la botanique.

1769. *Le capitaine Cook* visite l'île d'O-Taïti, et découvre les îles de la Société.

1770. Publication, à Halle, d'un catalogue des animaux de l'Amérique anglaise, avec des instructions succinctes, pour rassembler, conserver et transporter toutes sortes de curiosités naturelles, par Jean Reinhold Forster, (en allemand.)

Publication des découvertes de Buffon et de Daubenton en histoire naturelle.

Poivre, intendant de l'île de Bourbon, fait cultiver dans son département et dans l'île de France, le girofle et la muscade qu'il y a transportés 1754 ; il en fait même passer aux îles Séchelles et de Cafrenne.

1771. Louis XV essaie de rétablir l'agriculture dans l'île de Corse, en y envoyant une compagnie composée de quelques familles de Lorraine.

Publication, à Londres, de la Flore de l'Amérique septentrionale, ou catalogue des plantes de l'Amérique du Nord, par Jean Reinhold Forster.

1772. Knight, Anglais, invente la manière de faire des aimans artificiels sans aimant, en plaçant une barre d'acier parallèlement à la déclinaison d'une aiguille aimantée.

1773. Guyton-Morveau découvre les moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion, et d'en arrêter les progrès par les fumigations d'acide muriatique oxygéné.

1774. On coupe les arbres et les bosquets de Versailles, pour les replanter tels qu'on les voit aujourd'hui.

Etablissement d'un muséum à Rome, par le pape Clément XIV ; il y rassemble beaucoup de précieux restes de l'antiquité.

Le règne de Louis XV a vu construire le Panthéon et St.-Sulpice, les Ecoles militaires, de médecine et de droit, le Champ-de-Mars, 3,600 toises de boulevards, les premiers bâtimens du Jardin du Roi, le collège de France, l'hôtel des Monnaies, la place Louis XV, la Halle, aux blés, le pont de Neuilly et son avenue, la fontaine de Grenelle, le Gard-meuble, la manufacture de Sèvres et la Savonnerie, les voûtes du grand-égout, sur le développement de 3,000 toises.

18 décembre. Destruction du thé, à Boston.

Affranchissement des serfs des terres domaniales, en France.

1775. Système sexuel des plantes, développé par Linné, ou classement des plantes d'après les parties sexuelles, ou les pistils et les étamines.

L'impératrice Marie-Thérèse importe 300 mérinos en Allemagne et les met sur sa ferme impériale en Hongrie.

Incendie des bois du nord du lac Saint-Jean, Saguenay.

1776. Ouverture du cabinet d'histoire naturelle de Madrid.

1777. Suppression et rétablissement des communautés d'arts et métiers en France.

L'empereur Joseph II visite les ports et les arsenaux de France, et y suit tous les procédés des arts.

2 avril. Passation du statut anglais qui impose des droits sur les têtes dans les colonies.

Edit du mois d'avril qui fixe l'organisation des communautés d'arts et métiers à Paris ; d'autres édits l'avaient successivement étendue aux villes de provinces ; en vertu de cet édit, il est ordonné qu'il y aura six corps de marchands et quarante-quatre communautés d'artisans.

1778. Pic VI fait dessécher les marais Pontins.

Linné, Valerius et Daubenton emploient à la détermination des espèces, des genres, des ordres et des classes de métaux, les caractères qui se tirent de la forme du tissu, de la transparence, des couleurs, et de certaines propriétés, comme celles d'être tinctoriel par le choc du briquet, de fuir et ferverescence avec l'acide nitrique, etc.

Seconde importation de mérinos en Saxe, consistant en 110 des meilleurs moutons d'Espagne.

Publication, à Genève, du dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.

1779. Dessèchement d'un marais de deux lieues de longueur, depuis la ville de Chaumont-en-Vexin jusqu'au village de Marquemon, par Bonecort et Courvoisier.

Etablissement d'un musée à Calcutta dans les Indes, par les Anglais.

Publication, à Dublin, de *The Gentleman Farmer*. — *A continuer.*

LE JOURNAL D'AGRICULTURE. — Cette feuille importante continue toujours à être publiée et réunit tous les avantages qu'une publication de cette nature comporte. Tous les cultivateurs qui savent lire doivent considérer le *Journal d'Agriculture* comme le premier livre de leurs bibliothèques ou le premier d'entre les livres dont ils font usage, car si l'instruction est utile, le bon sens dit qu'on doit faire son étude principale de tout ce qui regarde son industrie ou sa profession. Il faut lire, un peuple qui lit devient industrieux et suit le progrès. C'est pour que les agriculteurs pussent lire généralement, que la Société d'Agriculture a fondé un journal exprès pour eux, et au prix minime d'UNE PIASTRE par année. Mais malheureusement, nous apprenons qu'on ne sait pas profiter de cet avantage, que le *Journal d'Agriculture* n'est pas assez encouragé, et surtout par le manque de ponctualité à payer, de la part de ceux qui le reçoivent; c'est ce que nous voyons par le dernier numéro de ce journal. Qu'on fût donc en sorte que cette publication subsiste, la majorité, la presque totalité de notre population étant essentiellement agricole, un journal d'Agriculture doit être soutenu dans ce pays. — *Minerva.*

MANIÈRE TRÈS PARTICULIÈRE D'ENGRAISSER LES COCHONS. — Il y a quelques années, un M. Néel, de Philadelphie, possesseur d'un champ d'environ trois arpents, entouré de bois, du côté de la Caroline, le fit labourer et ensemençer. Le temps de la moisson arrivé, on trouva que les serpens qui y abondaient ne permettaient pas de récolter. M. Néel ne put imaginer d'autre moyen que d'y lâcher une cinquantaine de cochons qui mangèrent le grain et les serpens, et qui, au bout de quelques semaines, étaient plus gras que si on les eût tenus à l'étable. L'année d'ensuite, il y eut même effet et même résultat, car il semble que les serpens aient choisi ce petit terrain pour le rendez-vous et le lieu de leur réunion annuelle; de sorte que maintenant on n'ensemence plus ce champ, quoique pour y engraisser des cochons de cette manière. On assure qu'on ne peut voir des cochons mieux portants, ni plus gras que ceux qui se nourrissent de ces reptiles.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

Remarques sur l'atmosphère de Londres, pour le mois de septembre, d'après un grand nombre d'observations.

Baromètre.		Thermomètre.	
Med. max.	29.931	Medium,	57.8
Maximum,	30.410	Maximum,	76
Minimum,	29.410	Minimum,	36

Tableau des vents.

Jours. Pt. de la rosée.		Jours. Pt. rosée.	
N. 2	45	S. 1	61.
N.E. 4	50	S.O. 6	51.
E. 1	52	O. 6	54.
S.E. 4	56	N.O. 6	49.5

Hygromètre.

Medium point de la rosée,	52.3
Maximum,	66.
Minimum,	37.
La moyenne sécheresse,	5.5
Plus grande moyen-sécher. du jour,	11.1
La plus grande sécheresse,	20.

Rayonnement.

Plus grande moyen. force du soleil,	32.7
La plus grande force,	54.
Moyen froid du rayonn. terrestre,	5.4
Le plus grand froid,	13.
La quant. moyen. de pluie (pouces)	2.193
La moyenne d'évaporation,	2.620

En ce mois, le premier de l'automne, la diminution de la température est très-sensible, pourtant moins pendant la nuit que pendant le jour. Vers la fin de ce mois ou au commencement du suivant, l'on doit s'attendre aux ouragans des équinoxes. Les changements dans le baromètre sont considérables et soudains. Les plus belles journées de l'année se rencontrent ordinairement dans ce mois.

L. A. H. L.

ANNONCES.

L. A. HUGUET-LATOURE,

NOTAIRE A MONTREAL,

Agent d'Affaires, auprès du Gouvernement et ailleurs, etc.

TOUTES lettres doivent lui être adressées, affranchies, au No. 1, Rue St. Vincent.

Montréal, 30 octobre, 1848.

CALENDRIER

ECCLESIASTIQUE ET CIVIL

POUR L'ANNÉE 1849.

CE CALENDRIER sera à vendre vers le 1er. novembre prochain, aux bureaux des *Mélanges Religieux* et chez les principaux libraires de cette ville.

Ce Calendrier est un des plus complets qui se publient parmi nous. Il sera de plus de beaucoup amélioré sous le rapport typographique et sous celui de la qualité du papier.

Ce Calendrier contient ce qui suit :

Le nom de tous les Saints et de toutes les fêtes qui se rencontrent durant l'année ;

Les époques ecclésiastiques, politiques, etc., les plus capables d'intéresser les lecteurs canadiens ;

Une liste complète des membres du Clergé Catholique, des Diocèses de Montréal et de Québec ;

La liste et les Termes des Cours de Justice ;

Une table relative au commencement de l'aurore et à la fin du crépuscule ;

Un tableau de la valeur, etc., des monnaies ;

Le commencement des saisons ;

La date des quatre-temps ;

Le comput ecclésiastique ;

Le nombre, la date, etc., des éclipses pour 1849, calculées avec la plus grande exactitude ;

La liste des principaux membres du Gouvernement ;

La liste des membres de la Législature Provinciale ;

La liste des membres du Conseil Législatif ;

La liste des Examineurs des Instituteurs pour Québec et Montréal, etc., etc.

La liste complète des Magistrats, des Avocats, des Notaires, des Médecins, etc. etc. etc.

CE CALENDRIER se vend à TRÈS-BAS PRIX EN DÉTAIL ; on fait encore une DIMINUTION CONSIDÉRABLE à ceux qui achètent en GROS.

Montréal, 6 octobre 1848.

MELANGES RELIGIEUX.

CE journal se publie le MARDI et le VENDREDI ; il est Religieux, Politique, Commercial et Littéraire ; il contient toujours les nouvelles les plus récentes tant du Canada que des pays étrangers. C'est aussi un journal d'annonces ; le taux de celui-ci est le même que celui des autres journaux du pays. Ce journal circule dans le plus grand nombre des paroisses du Bas-Canada, il doit donc être recherché pour les annonces. — Le prix du journal est de VINGT CHELINS par année, payables d'avance, frais de poste à part. — On s'abonne à

Montréal, chez MM. FABRE & C^{ie}.

Québec, chez M. D. MARTINEAU, P^{ro}.

Trois-Rivières, chez VAL. GUILLET, T^{er}.

Stc. Anne Lapocatière chez M. F. PILOTE, P^{ro}., au collège.

Montréal, 1er. mars 1848.

AVIS.

LES abonnements se reçoivent par la POSTE (lettres affranchies), au BUREAU DE LA SOCIÉTÉ (rue Notre-Dame), aux bureaux des MÉLANGES RELIGIEUX, et chez les AGENTS DU JOURNAL. — Une promptre rentrée des deniers est absolument nécessaire. Les abonnés sont priés de payer sans délai.

Montréal, 1er. octobre 1848.

RECOMPENSE.

TOUTE personne qui trouvera, ou fournira des indices suffisants pour faire trouver quelque MINE, de n'importe quelle dénomination, dans l'étendue des Seigneuries de Berthier, Lanoraie, Dautré, Dusablé ou Maskinongé, et plus particulièrement qui pourra indiquer le lieu où peut se trouver une certaine MINE DE PLOMB, qu'a autrefois explorée feu le nommé ALEXIS TELIER, vivant, cultivateur, de la paroisse de Berthier, recevra du Soussigné une récompense de CINQUANTE LIVRES, cours actuel de cette Province.

JAMES CUTHBERT.

Manoir de Berthier, }

8 septembre 1848. }

L. P. BOIVIN,

COIN DES RUES

NOTRE-DAME ET ST. VINCENT,

Vis-à-vis l'ancien Palais de Justice,

Montréal.

OFFRE ses plus sincères remerciements à ses nombreuses pratiques pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, et profite de cette occasion pour les informer qu'il a transporté son Magasin à l'endroit ci-dessus, où il espère rencontrer le même encouragement dont on l'a honoré jusqu'à présent.

Son Assortiment de Bijouterie consiste en :

Montres en Or, en Argent, à Patentes et à Cylindre, pour Dames et Messieurs,
Chaînes de col en Or pour Dames,
Gardes en Or pour Montres,
Ciefs, Cachets, Rubans, Chaînes courtes en Or et Acier pour Montres,
Bagues de toutes espèces, Jones de mariage, etc.,
Épinglettes de goût en grande variété,
Braçlets en Cheveux et en Or, Peignes en Argent, Ornaments de col pour Dames,
Souvenirs en Ecaïlle, en Pérole, en Email, Boîtes à Cartes en Argent, en Nacre et en Ecaïlle, Bourses en Soie, avec ornements en Acier, Rideaux de Dames, en Acier, Lunettes en Or, Argent, Acier et Ecaïlle, Boîtes pour do de Fantaisie, Pendules de diverses espèces, Coutellerie fine, etc., etc.

— A U S S I , —

Lanternes pour passages, Transparens pour chasses, Miroirs assortis, Paniers français de Fantaisie, une grande variété de Tapisseries, Parfumerie française et anglaise, Cannes assorties, Chapelets, Médailles et Crucifix en argent et en métal, et une grande variété d'objets dans sa ligne et d'objets de Fantaisie.
Montréal, mars 1848.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

LES CHAMBRES DE LA SOCIÉTÉ et le BUREAU DU SECRÉTAIRE sont maintenant ouverts chez M. GEORGE SIMPSON, Grénétier de la Société, No. 25, rue Noire-Dame vis-à-vis du Bureau du Conseil de Ville.

HEURES DE BUREAU. — Depuis dix jusqu'à une heure, durant ce temps le Secrétaire se tiendra généralement au Bureau.

Montréal, 1er juillet 1848.

CONDITIONS DU JOURNAL.

Ce journal paraît vers le premier de chaque mois et contient 32 pages de matières.

Le prix de la souscription est par année de CINQ CHELINS.

Les frais de poste sont à part.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

La souscription doit être payée dans les SIX premiers mois; autrement, au lieu de CINQ CHELINS, ce sera UN CHELIN de plus par chaque mois de retard.

Les souscriptions doivent être adressées au "Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada."

Toutes communications, lettres, etc., destinées au Journal Français d'Agriculture, doivent être adressées (franches de port), à l'Éditeur du JOURNAL D'AGRICULTURE (partie française), Montréal.

AGENTS.

A. Archambault, Ecr. Varennes.
Hon. F. X. Malliot...Verchères.
A. C. Cartier, Ecr....St. Antoine.
A. Vandanaigue, Ecr. Belœil.
M. Cordellier, Ecr....St. Hilaire.
Paul Bertrand, Ecr....St. Mathias.
C. Sheffer, Ecr., N.P. Chambly.
Mr. J. B. Bourgué....St. Danuse.
Dr. Consigny.....St. Césaire.
Dr. de la Bruère.....St. Hyacinthe.
Mr. Cadieux.....St. Simon.
Mr. Gendreau, J. P..St. Pie.
Mr. Blanchet.....La Présentation.
Dr. Smallwood.....St. Martin, Isle Jésus.
Mr. J. T. Brousseau...Québec.
McLaren, Ecr.....Murray Bay, Saguen.
Mr. J. Dwyer.....St. Paul, Abbotsford.
Robt. Rielle, Ecr.....Bytown.
Major Barron.....La Chute.
L'Éditeur du Star....Woodstock, H. C.

ATELIERS TYPOGRAPHIQUES

DES

MÉLANGES RELIGIEUX,

Coin des Rues Mignonne et St. Denis.

JOSEPH CHAPLEAU,

IMPRIMEUR.